

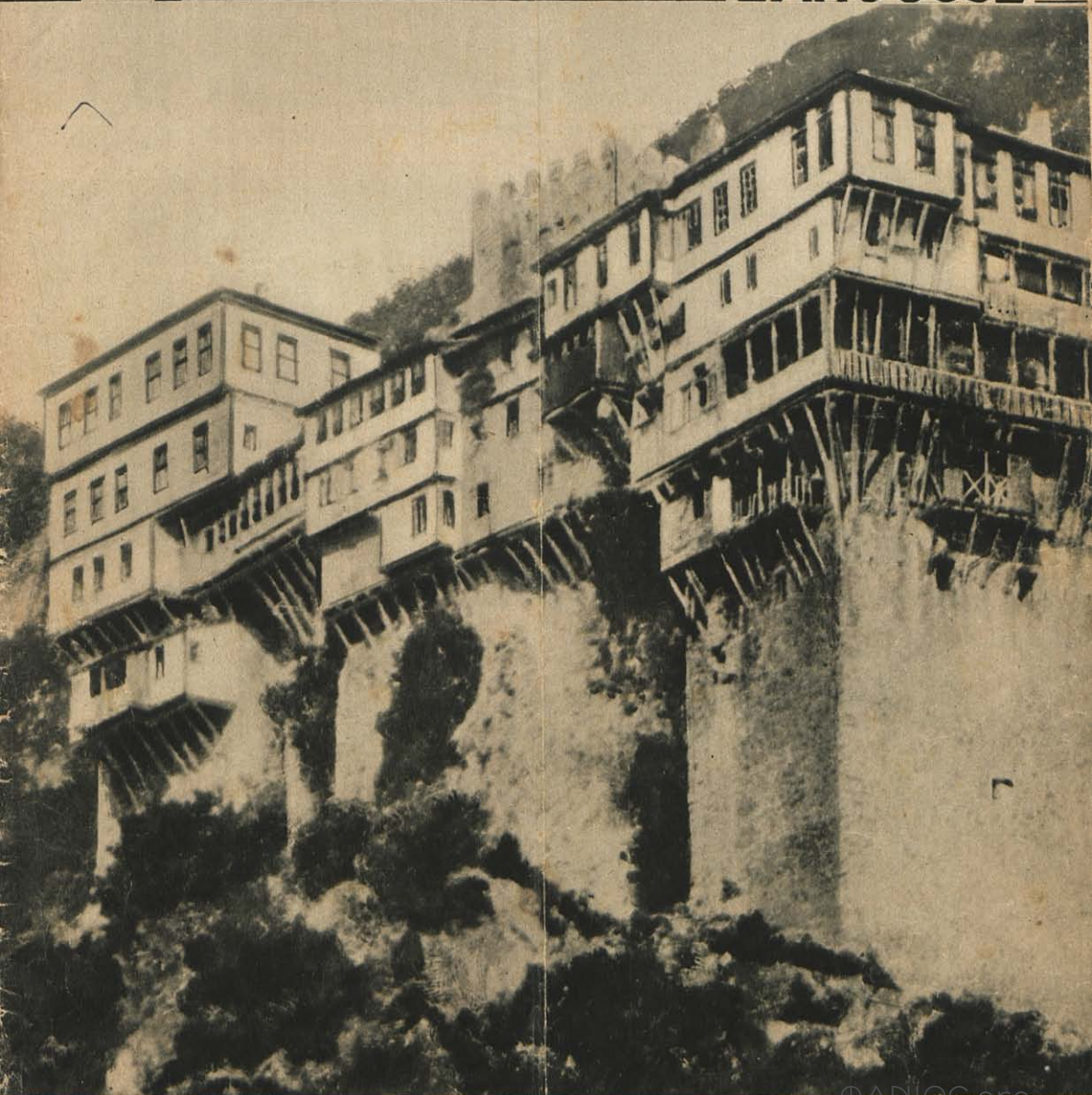
N° 44

15 OCTOBRE 1932

MONDE & VOYAGES...

Revue de l'Actualité Universelle

LAROUSSE



PARAISANT LE 1^{er}
ET LE 15 DU MOIS

Un des monastères du Mont Athos dans
la presqu'île de la Chalcidique.

MADIOC.org
ORKide

Prix : 2 fr.



(Phot. Agiater.)

Le contre-torpilleur "Vauquelin", lancé à Dunkerque, eut pour marraine Mme Perrotte, femme du maire de Dieppe, patrie de Vauquelin.



(Phot. Agiater.)

Le 85^e anniversaire du président Von Hindenburg a été célébré militairement; on le voit ici passant en revue la compagnie d'honneur.



M. Norman Davis et M. Herriot, sortent du ministère des Affaires étrangères.



A la Session du Conseil de la Société des Nations. De gauche à droite : MM. Paul Boncour, de Valera, président de la Session du Conseil; Sir Eric Drummond, Secrétaire général et John Simon.

(Phot. Wide World.)



M. Albert Lebrun et M. Edouard Herriot partent pour le Haut-Rhin, où ils sont allés inaugurer le premier tronçon du grand canal d'Alsace.



M. Jean Lebrun, fils de M. Albert Lebrun, président de la République, s'est marié, le 6 octobre, à l'hôtel de ville de Rambouillet, avec Mlle Marin.

Voir la suite page 255.

MONDE ET VOYAGES

REVUE DE L'ACTUALITÉ UNIVERSELLE

Paraît le 1^{er} et 15 de chaque mois

LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-21, rue Montparnasse et 114, b^d Raspail, Paris (6^e)

SUCCURSALE A PARIS: 38, rue des Ecoles - Sorbonne (5^e) - AGENCE A ALGER: 40, rue Denfert-Rochereau.

SUCCURSALES ET AGENCES A L'ETRANGER:

Italie: Florence, Piazza d'Angelo, 34. - Autriche: Vienne (IV), Favoritenstrasse, 7. - Roumanie: Bucarest, Strada Apolodor, 3. Canada: Montréal, rue Saint-Alexandre, 1015 - Etats-Unis: New-York, Broadway, 1019.

SOMMAIRE DU N° 44

L'ACTUALITÉ: La militarisation de la jeunesse allemande, par JEAN BOTROT.

LA VIE SCOLAIRE: Le VI^e Congrès d'éducation nouvelle de Nice, par PAUL LANGEVIN.

LE MONDE: La Macédoine - Porto-Rico, par LÉON ABENSOEUR.

LA VIE ÉTRANGÈRE: La question flamande, par GÉO CHARLES.

LA VIE FINANCIÈRE: A propos de la conversion des rentes, par J. SEVOZ.

VILLES DE FRANCE: Nancy, par PIERRE MAROT.

ÉCHOS: Un peu de tout, par GULLIVER.

FIGURES FRANÇAISES: Le Jubilé d'Édouard Branly, par HENRY RÉCNIER.

NOS REPORTAGES: Chercheurs d'or en Guyane, par JACQUES PERRET.

CE DONT ON PARLE.

LA SCIENCE: La Télévision, par JEAN HESSE.

VOYAGES: Aventures tropicales (suite), par R. COURTEVILLE.

Bibliographie. - Langue Française. - 57 Illustrations.

ABONNEMENTS. - France et Colonies: Six mois: 23 fr. 50 - Un an: 45 fr.

Etranger. Pays acceptant le tarif postal réduit*: Six mois: 28 fr. 50 - Un an: 55 fr.

Autres Pays: Un an: 70 fr.

(*) Albanie, Allemagne, Argentine (Rép.), Autriche, Belgique et Congo belge, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Costa-Rica, Cuba, Rép. Dominicaine, Égypte, Equateur, Espagne, Estonie, Éthiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lituanie, Luxembourg, Maroc espagnol, Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, San-Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Républiques soviétiques, Union Sud-Africaine, Uruguay, Venezuela, Yougoslavie.

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. (Pour tout changement d'adresse, envoyer 1 fr. 50 en timbres-poste.)

On s'abonne chez tous les libraires, marchands de journaux et LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-21, rue Montparnasse, Paris (6^e). C. P. 153-83. Par

LE LAROUSSE

C'EST L'UNIVERS PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

PETITE CORRESPONDANCE

Louis R., à Rambouillet. - Poussin dans le Polyphème ou le Déluge. Lorrain, parfois. Et Previtali, Ciardi, Joseph Vernet, Calame et Turner.

Jeanne B. - La seule œuvre que Jean Cras ait destinée à la scène est plutôt un poème lyrique qu'une véritable action dramatique. Il s'agit de la partition qu'il écrivit pour les vers du Polyphème de Samain. Voyez ses pages d'orchestre, comme son Livre de bord.

P. L. R., à Rouen. - Cette exposition, consacrée au système métrique décimal, a été inaugurée au musée des arts et industries de Vienne. Le fait est exact: on y trouve démontrée la possibilité actuelle de calculer des mesures infinitésimales, comme, par exemple, le poids correspondant à un dix-millionième de milliennième de gramme.

Edouard F., à Villeneuve-Saint-Georges. - M. Barrillot, actuellement chef du bureau du cabinet du ministre des Colonies.

Pierre et Paul M., de R. - Concours de 1933: 18 ans révolus au 31 décembre 1933; moins de 23 ans au 1^{er} janvier 1933. Concours de 1934: 18 ans révolus au 31 décembre 1934; moins de 22 ans au 1^{er} janvier 1934. Concours de 1935 et concours ultérieur: 18 ans révolus au 31 décembre de l'année du concours; moins de 21 ans au 1^{er} janvier de la même année.

E. M. - Il s'agit d'une étude de M. Rodocanachi, consacrée à la prise et au pillage de Rome en 1527. Lecture de la première partie de cette étude a été faite à l'Académie des Sciences morales et politiques, le 17 septembre 1932.

Une élève du Conservatoire. - Marie Magnier, Ève Lavallière, et, tout récemment, Yvonne Hautin.

Un futur aviateur. - Faites-vous inscrire à l'Aéronautique-Club. Un seul examen aura lieu, chaque année, en juillet, pour l'obtention du certificat d'aptitude à l'emploi de mécanicien.

Irène C., à Boulogne-sur-Mer. - Malgré la déchéance de la Compagnie des Indes, la colonie continue à se développer pendant la période révolutionnaire et le Premier Empire, où, changeant de nom pour la troisième fois, elle devint l'« île Bonaparte ». De 1810 à 1815, elle fut occupée par les Anglais; seule, Maurice demeura sous la domination française. L'île Bonaparte redevint « Bourbon » sous la Restauration. - 160 millions aux importations et plus de 120 millions aux exportations. - 60 millions.

Carle O. - Le général Rodriguez, le nouveau président de la République mexicaine, n'est âgé que de trente-six ans.

Un colonial de Cochinchine. - La route qui relie directement Saigon à Dalat a effectivement été inaugurée, tout dernièrement, par M. Pasquier, gouverneur général de l'Indochine. Elle passe sur les hauts plateaux salubres du Lang-Bian. Elle sera ouverte aux véhicules de plus de 1.500 kilos, au cours de la saison sèche.

LIRE SANS AVOIR, A PORTÉE, SON LAROUSSE, C'EST PARTIR EN EXPLORATION SANS CARTE NI BOUSSOLE

ORkidé

ÉCOLE VIOLET

FONDÉE EN 1902

ÉCOLE
D'ÉLECTRICITÉ
et de
MÉCANIQUE
INDUSTRIELLES
RECONNUE
PAR L'ÉTAT

(Décret Présidentiel du
3 Janvier 1922)

Études théoriques et pratiques

Vastes ateliers, Salles de machines
Laboratoires de machines thermiques
d'essais, de mesures électriques
et de T. S. F.

Cours normaux — Cours préparatoires.

Externat, Demi-Pension, Internat

Diplôme d'Ingénieur-électricien-mé-
canicien signé par le Ministre.

Préparation militaire supérieure

70, rue du Théâtre
et 115, av. Émile-Zola
PARIS (XV^e)

TÉLÉPHONE : SÉGUR 29-80

Association des Anciens Élèves (reconnue
d'utilité publique) s'occupant du placement

BENEDICTINE BENEDICTINE BENEDICTINE BENEDICTINE BENEDICTINE BENEDICTINE BENEDICTINE BENEDICTINE BENEDICTINE BENEDICTINE



LIQUEUR

BÉNÉDICTINE

EDICTINE BENEDICTINE BENEDICTINE BENEDICTINE BENEDICTINE BENEDICTINE BENEDICTINE BENEDICTINE BENEDICTINE BENEDICTINE

GÉNÉRAL L. REVOL

Histoire de l'Armée française

Un chapitre d'actualité

L'ARMÉE FRANÇAISE AU XX^e SIÈCLE

Dans ce chapitre, le dernier de ce grand ouvrage, sont posés les éléments et les conditions de tous les problèmes du temps présent: le Pacifisme d'après guerre, la Situation matérielle de l'armée, les Tendances d'après guerre, le Maroc, les Tâches européennes, les Problèmes mondiaux, le Service militaire, la Législation militaire d'après guerre, le Matériel, l'Évolution technique de la guerre.

Magnifique volume gr. in-4° (Collection in-4° Larousse, 32 x 25), 527 gravures, 41 hors-texte. Broché..... 120 fr.
relié demi-chagrin... 165 fr. (15 fr. par mois). Chez tous les libraires et 13 à 21, rue Montparnasse, Paris-6°

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

BILLETS DE FIN DE SEMAINE

Si vous avez un déplacement de courte durée à faire en fin de semaine profitez de la réduction de 40 % offerte par les billets de fin de semaine.

Ces billets sont délivrés jusqu'au dernier dimanche d'octobre pour les stations thermales et balnéaires du réseau de l'État. Ils sont valables du samedi matin au lundi minuit pour les trajets aller et retour ne dépassant pas 600 kilomètres, et du vendredi matin au lundi minuit pour les trajets aller et retour supérieurs à 600 kilomètres.

Aucune prolongation de validité n'est accordée pour ces billets. Les billets de fin de semaine ne sont pas délivrés le jour, la veille et l'avant-veille de la Pentecôte, ainsi que les vendredis, samedis et dimanches compris entre les 11 et 16 juillet et les 12 et 17 août.

Pour tous renseignements, s'adresser aux gares du réseau de l'État, aux bureaux de tourisme des gares de Paris (Saint-Lazare et Montparnasse) et de Rouen-R. D. et à la Maison de France, 101, avenue des Champs-Élysées, à Paris.

Le Samedi, lisez

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES

ARTISTIQUES ET SCIENTIFIQUES

0^{fr}.75

le Numéro

Tous les Samedis

LE JOURNAL LE MIEUX INFORMÉ DE
TOUT LE MOUVEMENT INTELLECTUEL

37 francs

Abonnement d'un an
France et Colonies.

Chez tous les Libraires. La Librairie Larousse, 13-21, rue Montparnasse, Paris, envoie sur demande un

NUMÉRO SPÉCIMEN GRATUIT

Ça et là...

L'enfance de M. Paul Doumer.

L'enfance de Paul Doumer est peu connue. Elle mérite de l'être. L'ancien président de la République eut des débuts modestes. Il fut obligé, à quatorze ans, de gagner sa vie, et, s'il parvint aux plus hautes fonctions, ce fut grâce à une admirable ligne de conduite dont il ne se départit jamais.

Ce rare exemple d'une volonté toujours en éveil et qui ne faiblit pas même sous les coups les plus rudes du destin, était digne de figurer à côté des histoires d'artistes, de savants et d'inventeurs, qui ayant eu une enfance pauvre et laborieuse, sont parvenus à la gloire à force de patience et de volonté.

C'est dans le *Livre Rose* (n° 553) qui paraît le 15 octobre, que l'on pourra lire cette ascension vraiment attachante d'un petit ouvrier graveur devenu, par sa seule énergie, président de la République.

Les Nouvelles Littéraires.

Dans leur numéro du 8 octobre, les *Nouvelles Littéraires* publient, entre autres articles : « Leur inquiétude », par Julien Benda qui recherche les causes de l'inquiétude dont souffre la génération actuelle ; « la Maison d'Erasmus », par Louis Piérard ; « Huysmans, Léon Bloy, et le baron Seillière », par Henri Bremond, de l'Académie française ; « de Walter Scott à Paul Morand », par Albert Thibaudet ; « L'Esprit des Livres », par Edmond Jaloux qui parle de l'ouvrage de Jérôme et Jean Tharaud « les Bien-Aimées » ; un conte de Virginia Woolf « la Dame dans le miroir » ; « la Maison de Zola », par Alfred Kerr ; « Nos provinces : pays Messin et Moselle », par Jean de Pange ; « Maxime Gorki » par Vladimir Pozner ; la suite d'un roman inédit de Thomas Mann « Mario et le Magicien » ; « Une polémique littéraire en 1664 : Boileau contre Chapelain et Colbert », par Georges Ascoli, professeur à la Sorbonne ; « les livres et l'Empire », par Maurice Martin du Gard ; « Ragabouche en Barbarie », par Pierre Mille ; « Conquêtes d'Alexandre et colonisation moderne » par Gaston Bouthol.

M. Mussolini à l'amende.

M. Mussolini s'était rendu au champ de tir de la Farnesina où avait lieu un concours. Et, après avoir exécuté son tir, il avait reposé son fusil avec la culasse fermée. On lui fit alors remarquer que cette négligence était prévue et punie par le règlement. Et il fut condamné à payer une amende de cinq lires.

Le bon « berger ».

A l'exposition canine organisée à l'Orangerie du parc de Versailles par la Société Canine de l'Île-de-France, un brave grand chien de berger s'est fait remarquer. Il se tenait immobile, à l'entrée de l'exposition, une sébile entre les pattes, quémendant une obole pour les chiens malheureux qui se trouvent abandonnés.

Pendant assez longtemps, à la porte des églises et dans les rues, les caniches ont tendu la sébile pour leur maître aveugle, c'est un peu le tour des chiens d'implorer, pour eux, la charité des passants.

(Lire la suite à la fin du numéro.)

DICTIONNAIRES LAROUSSE EN 2 LANGUES



Établis sur un plan uniforme et rationnel, ces dictionnaires sont plus riches, plus précis et plus pratiques que les dictionnaires de mêmes dimensions publiés jusqu'à ce jour. Ils contiennent beaucoup de mots utiles qui ne figurent généralement pas dans les ouvrages similaires : néologismes, termes de commerce, de sport, etc.

Ils donnent toutes les acceptions des mots en les expliquant et en les précisant, font une large place aux indications grammaticales, notent la prononciation suivant un système nouveau simple et pratique. (Format 10x13,5).

FRANÇAIS - ALLEMAND ALLEMAND - FRANÇAIS

par A. PINLOCHE

On trouvera dans cet ouvrage, outre les renseignements résumés ci-dessus, des mots-types, qui donnent, pour ainsi dire, la clef des mots composés, combinables à l'infini si nombreux en allemand.

Un vol. relié toile 22 fr.

FRANÇAIS-ANGLAIS ANGLAIS-FRANÇAIS

par L. CHAFFURIN

Cet ouvrage donne, outre les renseignements déjà indiqués, de nombreux américanismes, la traduction des idiotismes, un tableau des équivalences métriques etc.

Un vol. relié toile 22 fr.

FRANÇAIS-ESPAGNOL ESPAGNOL-FRANÇAIS

par M. de TORO Y GIBERT

Cet ouvrage ajoute au riche vocabulaire de la langue espagnole une foule de termes hispano-américains qu'on ne trouve généralement pas dans les dictionnaires.

Un vol. relié toile 22 fr.

FRANÇAIS-ITALIEN ITALIEN-FRANÇAIS

par G. PADOVANI

Contient de nombreux termes de divers dialectes, aujourd'hui entrés dans le langage courant.

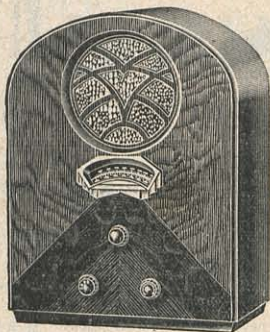
Un vol. relié toile 22 fr.



EN VENTE
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
ET
LIBRAIRIE LAROUSSE
13 à 21, rue Montparnasse
PARIS (6^e)

MANIOC.org

LE SUPER IMPÉDANCE 345



Prix avec lampes :
2500 fr.

LEMOUZY

Récepteur à amplification directe à 5 lampes dont une valve. Réglage unique par un seul bouton. Cadran lumineux à lecture directe de longueurs d'ondes. Diffuseur dynamique de haute qualité. Coffret en noyer verni au tampon. Récepteur pur, sensible et sélectif, assurant sur petite antenne même intérieure la réception en haut-parleur des stations européennes.



EN VENTE
CHEZ NOS 600 AGENTS

Notice descriptive franco sur demande
121, Bd Saint-Michel, Paris-5^e

DIMANCHE PROCHAIN...

allez donc dans la
Forêt de Fontainebleau

ou dans la
Vallée du Loing

Vous n'avez pas de projets pour le prochain dimanche ?

La forêt de Fontainebleau et la vallée du Loing sont délicieuses à l'arrière-saison et vous pouvez vous y rendre à bon compte en utilisant les billets de fin de semaine qui comportent une réduction de 40 %.

Il ne vous en coûtera aller et retour, que 14 fr. 50 pour Fontainebleau et 21 fr. pour Nemours : les enfants de 3 à 7 ans paient moitié prix.

Pour avoir des indications plus détaillées, veuillez vous renseigner auprès des gares et bureaux de ville P. L. M.

POUR LA REPRISE DES AFFAIRES

LAROUSSE COMMERCIAL

publié sous la direction de
E. CLÉMENTEL,

Ancien ministre du Commerce

Sous la forme la plus pratique et la plus économique, les renseignements les plus complets.

Produits naturels et industriels
Cartes économiques.
Les pays du monde.

Les régions économiques de la France, les villes principales.
Les colonies, ce qu'elles sont et ce qu'on peut en attendre.

Le magasin. Organisation et matériel. Devanture, étalage, vitrines modernes.

Le bureau. Organisation du bureau moderne. Machines à écrire, à calculer, etc.

Les métiers et commerces. Apprentissage, organisation, Artisanat. L'organisation commerciale et industrielle. Achat et vente classément. Clientèle, représentation. Ententes et cartels. Taylorisme et fayolisme. Normalisation, standardisation.



Un grand ouvrage moderne pour l'homme d'affaires moderne : commerçant, industriel, etc.

L'exportation et l'importation ; recherche et extension des débouchés.

La richesse, les prix et leurs variations. Protectionnisme et libre-échange.

Droit commercial. Actes de commerce ; accidents du travail, adjudications, associations, contrefaçons, dettes, faillite, liquidation, propriété industrielle et commerciale. Brevets. Sociétés.

Comptabilité. Théorie et modèles pratiques. Effets divers. Les impôts.

Banque, monnaies. Bourses.

La publicité. Catalogues, prospectus, affiches, annonces.

Publicité par correspondance. Correspondance commerciale.

Postes, télégraphes, téléphones. Mathématiques commerciales.

Magnifique volume de 1350 pages, format 20x27 cent., illustré de 1020 gravures cartes et graphiques, 12 planches en noir et 19 planches en couleurs. Broché : 185 fr. ; relié demi-chagrin. Paiement 20 fr. par mois. 235 fr.

Au comptant : 170 et 220 fr.

Chez tous les libraires et LIBRAIRIE LAROUSSE, 13, rue Montparnasse, Paris (6^e)

PROSPECTUS SPÉCIMEN GRATIS ET FRANCO SUR DEMANDE

LA MILITARISATION DE LA JEUNESSE ALLEMANDE



(Phot. Wide World.)

Associations de gymnastes défilant dans les rues de Cologne.

Le 14 septembre, le président du Reich a signé un décret instituant un « Office d'Empire » chargé de former les jeunes gens à ce que l'on appelle en Allemagne le *Wehrsport*, c'est-à-dire le sport militaire. A la tête de cette organisation a été placé un général tout récemment sorti des cadres de la *Reichswehr* et intime ami du général von Schleicher. Ce choix est caractéristique. Aussi, de même que (n° 24) *Monde et Voyages* a naguère expliqué à ses lecteurs comment, par treize années d'entraînement intensif, l'Italie fasciste prépare les enfants et les adolescents au service militaire, la création de l'Office d'Empire nous est-elle une occasion d'examiner comment de son côté, l'Allemagne façonne, moralement et physiquement, sa jeunesse.

Je n'ai pas oublié cette matinée, à l'assemblée de Genève. C'était, si je ne me trompe, en septembre 1929. Stresemann et Briand étaient encore face à face. La France et l'Allemagne semblaient aller l'une vers l'autre et devaient bientôt se rencontrer. Muettes d'admiration et de surprise, les autres nations regardaient, et attendaient...

C'est ce matin-là que Briand, parlant des mauvais éducateurs de l'enfance, dont la besogne est comme un trait d'union entre la dernière guerre et celle qu'ils acceptent pour prochaine, s'écria : « Il faut leur arracher le poison des mains ! » Les discours de Briand n'étaient faits que pour servir de cadre à de telles formules, qui pénétraient dans l'esprit des auditeurs ainsi qu'une flèche dans une cible. La façon particulière dont il prêcha la paix, ce matin-là, aux peuples qu'il tentait de convaincre et comme de magnétiser, la plupart de ses collègues de l'assemblée l'oublèrent sans doute rapidement. Mais il y avait la phrase sur le poison qui menace l'enfance, et le marbre ne l'eût sans doute pas mieux conservée que les quelques centaines de mémoires qui la reçurent en dépôt.

Que de fois, depuis lors, elle a sinistrement résonné dans mon cerveau ! Que de fois, ayant passé la frontière pour observer l'évolution du peuple allemand, j'ai touché ou flairé le poison ! Qu'il imprégnât les pages d'un manuel scolaire, qu'il s'étalât sur une affiche ou qu'il s'échappât de la bouche d'un orateur, je songeais aux quelques milliers d'Allemands qui ne pourraient se soustraire à la contamination. Je songeais surtout aux enfants, à ceux-là qui, particulièrement, guettés, par l'esprit malfaisant, étaient plus accessibles au mal et le porteraient en eux toute leur vie.

Il est écrit dans la constitution de Weimar, article 148, que « toutes les écoles devront, pour leur œuvre d'éducation morale, s'inspirer de l'esprit de

réconciliation des peuples ». Les auteurs de manuels scolaires ne tinrent aucun compte de cette recommandation que les premiers républicains allemands, dont beaucoup étaient voués à une mort violente, leur adressaient comme par voie testamentaire. Sans doute se vantent-ils aujourd'hui de leur insubordination en voyant M. von Papen et ses ministres donner eux-mêmes le la dans le concert d'imprécations quotidiennement entonné contre le « System » de Weimar.

Pour créer et entretenir dans l'esprit des écoliers la haine de l'ancien adversaire, historiens et poètes ont efficacement collaboré. Sans doute a-t-on vu se développer en tous temps et en tous pays, après une guerre malheureuse, le lyrisme de la revanche. N'était-il pourtant pas permis d'espérer qu'au lendemain du traité de paix, de la chute de l'impérialisme allemand et de la proclamation de la République, et en présence de la terrible leçon que les événements venaient d'infliger aux peuples, nous assisterions à cette « fin de la haine » si ardemment souhaitée par Henri Heine, poète allemand ? Hélas, les professeurs de littérature des grands établissements d'enseignement ne trouvèrent rien de plus pressé que de faire apprendre par cœur, aux enfants de douze et treize ans, la significative *Chanson du Cavalier* de Gerhardt Hauptmann :

Le Français surgit tout à coup...

— Qui vive ?

— Allemagne, nous en voulons à ton honneur !

— Jamais ! Jamais !

Déjà les trompettes réveillent les campagnes.

Cette arme, cette bonne arme, on la connaît !

C'est l'arme allemande.

Les poètes, dira-t-on, sont de dangereux impulsifs. Ils riment à tort et à travers. Les historiens, qui passent pour tourner sept fois leur plume dans l'encrier avant de commenter les événements passés, ne

sauraient bénéficier de la même excuse. Voyons donc ce que disent les manuels d'histoire allemands.

Plusieurs de nos confrères spécialisés dans l'étude de l'Allemagne moderne, notamment M. Jean Guignebert, auquel je vais emprunter quelques citations, ont patiemment compulsé des ouvrages scolaires comme le Wehrmann, le Gerstenberg et le Schnabel qui jouissent en Allemagne de la même autorité et de la même diffusion que chez nous le Malet ou le Seignobos.

Voici du meilleur Wehrmann :

« A la nouvelle que les Français avaient violé la frontière, l'Allemagne déclara la guerre à la France le 3 août. »

Du même Wehrmann :

« Quand on parle des origines de la guerre mondiale, il faut en premier lieu nommer la France. »

C'est encore l'« historien » Wehrmann qui relate que des aviateurs ennemis, ayant pénétré en Allemagne, « bombardèrent, au mépris du droit des gens, des villes situées en dehors de la zone des armées ».

Le Schnabel et le Gerstenberg ne « renseignent » et ne raisonnent pas autrement. A la confection de tous ces manuels semblent avoir présidé les mêmes grandes préoccupations :

pour le passé, démontrer que les adversaires de l'Allemagne ont été les seuls responsables de la guerre, que ce sont eux qui l'ont « inhumanisée » au point que l'on sait, hélas ! et justifier l'envahissement de la Belgique par les troupes allemandes ;

pour le présent, affirmer et prouver que la puissance militaire de la France pèse cruellement sur l'Europe ;

pour l'avenir, entretenir l'idée de revanche dans les jeunes esprits, en insistant sur ce fait qu'à l'Est comme à l'Ouest du Reich, des centaines de milliers d'Allemands se trouvent actuellement séparés du

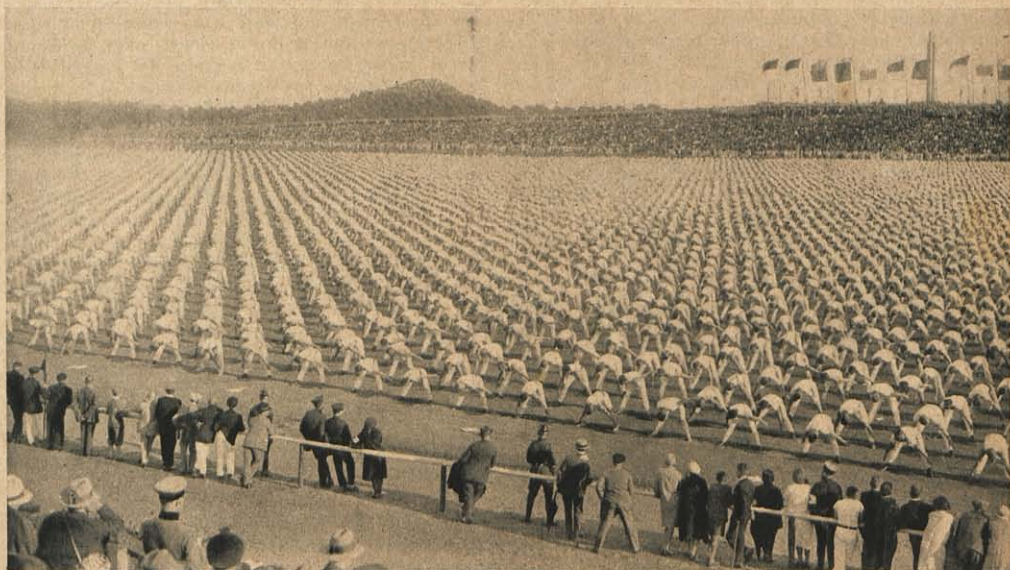
Vaterland, mais que cette situation ne saurait dépasser les limites du provisoire.

Voilà ce qu'on apprend aux enfants. Or l'enfance a naturellement horreur de l'injustice. La France, telle qu'on la lui dépeint, la choque du double point de vue de la morale et de ses intérêts. Que les alliés, responsables de la guerre, rejettent cette responsabilité sur le vaincu, voilà qui est monstrueux. Que ce soient des puissances hostiles qui aient sagement préparé l'appauvrissement de l'Allemagne, voilà qui crie vengeance. Avant 1914, on mangeait à sa faim tandis qu'aujourd'hui le chômage sème la désolation de foyer en foyer : A qui la faute ? Au « Diktat » de Versailles ! (1)

J'ai parlé à de jeunes Allemands qui, ayant eu l'occasion de connaître un peu mieux la France et les Français, avaient confronté cette vérité scolaire avec la vérité tout court. J'ai connu à Berlin des hommes instruits et justes qui s'efforçaient de lutter contre le mensonge. J'ai espéré qu'à eux tous, les grands et les petits, ils arriveraient à constituer dans leur pays l'armature d'une société pacifique. J'ai l'impression aujourd'hui, que le parti de la rancune et du mensonge est le plus fort et le mieux armé.

Qu'on en juge plutôt par les réactions collectives des étudiants. La jeunesse universitaire allemande, je l'ai vue manifester en uniformes de carnaval, toutes cicatrices et toutes rapières dehors, sur l'esplanade berlinoise du *Lustgarten*. Je l'ai vue jurer de

(1) Notons aussi les ouvrages d'imagination qui empoisonnent l'esprit des jeunes gens par des anticipations décrivant les futures batailles. Ainsi le livre d'un certain Martin, officier de la Reichswehr, qui sous le titre : « ATTENTION ! LA NUIT DERNIÈRE DES TROUPES POLONAISES ONT FRANCHI LA FRONTIÈRE ALLEMANDE ! » décrit une invasion polonaise en Allemagne, le bombardement de Königsberg et l'occupation de Dantzig.



L'entraînement de la jeunesse. Exercices d'ensemble sur le terrain.

(Phot. Wide World.)

détruire le traité de Versailles. Je l'ai vue festoyer sous le double signe de Mars et de Bacchus. Je l'ai vue rosser des Juifs. Elle donnera peut-être d'excellents médecins, des mathématiciens hors de pair, des philologues qui projettent de nouvelles clartés sur la prosodie pindarique. Mais des hommes de bonne volonté, au sens le plus humain du mot, combien cette jeunesse privilégiée en donnera-t-elle ?

Voici donc une bonne partie de la jeunesse allemande gagnée par l'esprit guerrier. Comment ceux qui la surveillent et la façonnent vont-ils compléter son éducation ? Dès après la guerre un règlement commun aux sociétés de gymnastique, et aux écoles, révéla clairement leurs desseins : « Chaque gymnaste, disait-il, doit pouvoir devenir un troupier sans qu'il ait à faire ses classes. »

Éducation purement sportive, commencèrent par affirmer les Allemands, mais qui donc pouvait être dupe ? En 1921 déjà, un règlement d'éducation physique unifiait les exercices des sociétés sportives et des écoles avec ceux de l'armée et de la marine. Dès cette époque, les élèves des écoles primaires comme ceux des établissements d'enseignement secondaire se muèrent périodiquement en enfants de troupe ou en cadets. On leur apprit à marcher en colonnes, à porter le sac, à lire la carte d'état-major, à reconnaître un terrain, à s'orienter à l'aide de la boussole, à attaquer une armée ennemie, à se replier, à contre-attaquer. Les moniteurs étaient tous d'anciens officiers.

Ce qu'avaient amorcé l'école et la société de gymnastique, les associations politiques le complétèrent. Ce qui fait que la préparation militaire de la jeunesse allemande est aujourd'hui chose officielle et généralisée. Les nazis, a-t-on dit, en ont été les prin-



Jeunes gens s'exerçant à l'alerte aux gaz. (Phot. A. ginter.)

cipaux instigateurs. Ce n'est pas tout à fait exact. J'ai visité plusieurs camps hitlériens, notamment celui de Grundmuehle, près de Berlin, autour duquel, jour et nuit, dans la campagne solitaire, cinq à six cents jeunes gens s'exerçaient en vue des combats qu'ils croyaient devoir très prochainement précéder la proclamation du « Troisième Reich ». Or, j'ai eu l'impression très nette qu'ils se préparaient plutôt à une guerre civile qu'à une guerre de frontière. Les Casques d'Acier, par contre, ont des intentions toutes différentes, quand ils éduquent les pupilles qu'ils ont groupés dans leur filiale du *jungstahlhelm*. Ils ambitionnent d'en faire des soldats et non des troupes de coup de main. Ce sont les hommes verts, *feldgrau*, de M. von Papen qui, peu à peu, reconstituent l'ancienne armée.

Pour couronner le tout, il y a eu, le mois dernier, le décret du ministre von Gayl créant un « Office pour la formation de la jeunesse » destiné à unifier l'éducation sportive de toute la jeunesse allemande. Ici, plus moyen de ruser : c'est bien de préparation militaire qu'il s'agit, et c'est bien le gouvernement qui en prend l'initiative. Les journaux de droite, d'ailleurs, ne songent même plus à nier : ils invoquent simplement la situation périlleuse de l'Allemagne entre les deux frontières française et polonaise qu'elle ne saurait défendre avec sa pauvre petite armée de cent mille hommes.

Le gouvernement a mis le général von Stulpnagel à la tête du nouvel office. Une première subvention de 1.500.000 marks va permettre la création de vingt camps dont chacun pourra recevoir de 100 à 250 pupilles qui seront transportés gratuitement, logés, nourris, habillés par l'État. Je puise dans les journaux du 15 septembre un détail significatif : « Les exercices s'effectueront en treillis et en bourgeois ».

Violation des traités ? Evidemment. Manœuvre destinée à pourvoir l'Allemagne d'une armée aussi forte que celle de l'Empire ? Sans aucun doute. Voilà où en est le Reich de Fritz Ebert. Voilà où en est l'Europe. « Déclarons la paix au monde », disait jadis Michelet. Ce n'est pas l'envie qui nous en manque. Mais quand nous regardons par-dessus le mur...



La rénovation de la marine militaire allemande. Jeunes cadets à l'entraînement. (Phot. A. ginter.)

Jean BOTROT.

LE VI^e CONGRÈS D'ÉDUCATION NOUVELLE DE NICE

Dans notre numéro du 1^{er} octobre, nous avons annoncé qu'un des principaux animateurs du VI^e Congrès d'Éducation nouvelle, M. Paul Langevin, professeur au Collège de France, avait bien voulu nous promettre d'exposer à nos lecteurs les raisons de ce Congrès, son intérêt et l'essentiel des questions qui y furent traitées. Voici l'article promis. Il n'a nul besoin d'un long préambule : le nombre et la difficulté des problèmes qui se posent en l'état désordonné du monde n'exigent-ils pas que chacun se préoccupe des méthodes les plus propres à former ceux qui, demain, devenus hommes, auront à les résoudre ?



M. Paul Langevin.
(Phot. H. Manuel.)

Le sixième Congrès de la Ligue internationale d'éducation nouvelle, qui s'est tenu à Nice du 29 juillet au 12 août derniers, représente un événement d'importance considérable en matière d'éducation, non seulement parce que dix-huit cents personnes appartenant à cinquante-deux nations différentes y ont participé, mais surtout en raison de l'intérêt des questions traitées et du

prolongement que ses discussions ne peuvent manquer d'avoir. Cette importance a été soulignée par le fait que notre ministre de l'Éducation nationale, M. de Monzie, s'est imposé, tout exprès pour inaugurer ce Congrès, la fatigue d'un long voyage, à un moment où les soucis de sa charge étaient particulièrement lourds.

Cette belle réunion doit appeler l'attention de notre pays sur un mouvement commencé il y a onze ans à Calais, où se rencontrèrent une centaine d'éducateurs animés par la conviction qu'un renouvellement des méthodes anciennes était nécessaire pour obtenir, en s'appuyant sur les résultats de l'observation de l'enfant, une meilleure préparation de celui-ci à la vie individuelle et collective dont les conditions changent, à notre époque, avec une telle rapidité. L'enseignement de l'école, en particulier, exagérément verbal, réceptif et uniforme, n'est plus adapté aux besoins, si tant est qu'il l'ait jamais été.

Une rénovation de l'éducation correspond à une nécessité si réelle que la jeune Ligue a grandi avec une prodigieuse rapidité. Le chiffre des participants à ses Congrès trace la courbe de son évolution : 100 à Calais en 1921, 300 à Territet en 1923, 300 à Heidelberg en 1925, 1.500 à Locarno en 1927, 2.500 à Elsenauer en 1929 et 1.800 à Nice cette année, malgré des difficultés économiques qui ne nous permettaient pas d'espérer un tel succès.

La Ligue internationale a son siège à Londres. Elle réunit une trentaine de groupes nationaux, et d'autres seront prochainement constitués. La plupart de ces groupes publient des bulletins, mais trois publications sont particulièrement importantes : « The new Era » publiée à Londres par Mrs Ensor ; « Das werdende Zeitalter » dirigée par Mlle Rotten ; enfin, le groupe français, dont la secrétaire générale est Mlle Flayol, directrice honoraire d'École normale, rédige désormais la revue « Pour l'Éducation nouvelle » dont le fondateur est M. Ferrère, le grand éducateur genevois. Ce groupe a créé au Musée pédagogique, 41, rue Gay-Lussac à Paris, un bureau permanent qui est considéré par la Ligue internationale comme le bureau central pour les pays de langues latines (Espagne, Italie, Portugal, Roumanie, Amérique du Sud, etc.).

Les principes qui unissent tous les membres de la Ligue ont été exprimés en ces termes à l'occasion du Congrès de Nice, et confirmés au cours des discussions :

L'enseignement actuel ne donne pas une véritable éducation ; il est surtout verbal et livresque, de surface plus que de fond ; il tend à imposer les conceptions et la culture d'époques révolues et de civilisations disparues.



Une classe en plein air.

(Phot. Wide World.)

Il faut particulièrement insister sur la nécessité, dans la réforme de l'éducation, d'utiliser toutes les ressources de la civilisation actuelle, toutes les manifestations de la vie pour préparer à la vie. L'organisation du corps social, l'agriculture, l'industrie et le commerce, la presse et le théâtre, le cinéma, la radio-diffusion, toutes les activités de la vie collective doivent intervenir dans l'éducation et celle-ci doit se poursuivre à tous les âges de la vie, enfance, adolescence, maturité, vieillesse. L'éducation ne doit plus être conçue comme donnée à l'école pendant huit à douze ans à raison de six heures par jour, cinq jours par semaine et quarante semaines par an.

Le but suprême de l'éducation est le développement, aussi intégral que possible, de la personnalité et la production, entre les individus de relations aussi courageuses, utiles et heureuses que possible.

L'éducation doit développer l'esprit scientifique, l'habitude de la réflexion et de la décision personnelles, de la critique des faits et des opinions ; elle doit mettre en garde contre les préjugés, la propagande, etc. Elle doit développer, consciemment et continûment, l'habitude d'une compréhension sympathique des points de vue d'autres personnes ou d'autres nations, tout en mettant en évidence les valeurs réelles de la culture nationale.

L'éducation doit être basée sur l'activité ordonnée de l'enfant, elle doit être créatrice plutôt que réceptive et assimilatrice, et elle doit grouper les faits et les actes autour des besoins réels et des situations réelles de la vie.

Elle doit être conçue de manière à répondre aux exigences intellectuelles et affectives diverses des enfants de tempéraments variés et leur fournir l'occasion de s'exprimer en tout temps selon leurs caractéristiques propres.

Elle doit aider l'enfant à s'adapter volontairement aux exigences de la vie en société, en remplaçant la discipline basée sur la contrainte et la peur des punitions par le développement de l'initiative individuelle et de la responsabilité.

L'activité du Congrès de Nice a été multiple. A côté de cours réguliers destinés à ceux qui désirent s'initier aux méthodes nouvelles (Cousinet, Decroly, Montessori, Winnetka, etc.) et d'exposés ou d'expositions concernant la situation et les résultats obtenus dans les divers pays, de nombreuses conférences et des travaux de sections ont été groupés autour d'un thème général : « L'éducation dans ses rapports avec l'évolution sociale ». De plus, quatre commissions, au cours de réunions particulièrement actives, ont préparé un travail permanent d'enquête en vue d'aboutir à des résolutions et à des propositions à soumettre au prochain Congrès sur les points essentiels que représentent : la formation des maîtres, la réorganisation des examens, les recherches concernant la psychologie de l'enfant, et, enfin, la réforme des programmes d'enseignement.



Après l'étude : La leçon de gymnastique.

(Phot. Aginter.)

En matière de conclusion, je ne puis mieux faire que de reproduire, d'après Mlle Flayol, l'appel du groupe français d'Education nouvelle.

Le Groupe français invite à s'unir tous ceux qui sont préoccupés de maintenir et de fortifier, dans notre société, menacée de ne plus prêter attention qu'aux faits économiques, la notion de la haute valeur de la culture et des forces spirituelles, et tous ceux qui veulent que l'éducation rapproche les peuples au lieu de les dresser les uns contre les autres. Il veut intéresser aux progrès de l'éducation le public le plus étendu, persuadé que si l'enseignement est avant tout « affaire d'Etat », les citoyens, usagers et professionnels, doivent stimuler, encourager, réclamer les adaptations et les améliorations qu'exigent les transformations sociales et les possibilités nouvelles, et qu'une opinion publique éclairée et résolue est aussi nécessaire dans le domaine éducatif que dans celui des relations internationales et de l'hygiène sociale.

Il veut encore obtenir que l'on utilise dans l'éducation, pour en augmenter l'efficacité et en assurer les progrès, les connaissances scientifiques fournies par la sociologie et la psychologie et que des procédés de contrôle sérieusement employés permettent de comparer entre eux les résultats des diverses méthodes. Il souhaite surtout que les éducateurs prennent vis-à-vis de l'enfant une attitude plus compréhensive, plus confiante en ses ressources naturelles, et qu'ils se persuadent que les méthodes doivent s'adapter aux enfants et non les enfants aux méthodes.

Enfin, le groupe français veut unir en une action commune les praticiens novateurs, les savants inclinés vers l'enfance, les parents anxieux du bonheur et de l'élévation de leurs enfants, les hommes d'Etat préoccupés de l'avenir de la civilisation ; il voudrait, par les lumières des uns, les expériences des autres, guider l'action sociale de ceux qui, par leur nombre et leur pouvoir, détiennent la force agissante.

Paul LANGEVIN

Professeur au Collège de France.



Vue générale de Salonique.

(Phot. Wide World.)

LA MACÉDOINE—PORTO-RICO

Dans la nuit du 26 au 27 septembre, un tremblement de terre a ravagé la Chalcidique et éprouvé gravement la Yougoslavie et la Bulgarie. A la même date, un ouragan d'une extrême violence a passé sur les Antilles dévastant, en particulier, l'île de Porto-Rico, où il tuait 212 personnes et en blessait 2.000. Voici, sur Porto-Rico et la Chalcidique quelques précisions qui nous aideront à mieux connaître ces pays si durement frappés.

Le mot Macédoine évoque d'abord des images culinaires : s'il en est ainsi, c'est que ce pays est un véritable cocktail de races, ce qui a fini par faire de son son nom le synonyme de mélange.

Ses destinées historiques en font comprendre la raison, et elles-mêmes s'expliquent par sa position géographique. La Macédoine est, d'une part, le pays où les différentes grandes régions balkaniques : hauts et massifs plateaux de la Serbie, longues chaînes découpées de la Grèce du Nord, vastes plaines de la Thrace, entrent en contact entre elles et avec la mer. Elle est, en outre, au débouché de la plus importante des voies naturelles de la péninsule des Balkans, celle qui, empruntant d'abord la Moravie, affluent du Danube, puis le Vardar, fleuve tributaire de la mer Egée, met en relation l'Europe centrale et la Méditerranée. La richesse de son sol — elle a été dans l'antiquité une féconde terre à blé — et celle de son sous-sol — riche en mines d'or — ont d'ailleurs contribué à attirer dans ce pays des envahisseurs venus de toutes parts. Et rapidement, se superposant aux premiers habitants, non pas des Grecs comme on le croit quelquefois, mais des Illyriens hellénisés dans lesquels les Grecs ne voulaient pas reconnaître des concitoyens et voyaient des « Barbares », des représentants de toutes les races de l'Europe orientale et de l'Europe méridionale. Sur un espace beaucoup plus petit que la Belgique vivent une dizaine de peuples différents, tous maîtres du pays à un moment donné et qui s'en croient, par droit historique, légitimes possesseurs : Grecs, Serbes, Bulgares, Turcs, Valaques, Juifs espagnols, Tziganes et bien d'autres encore.

Aussi, bien qu'il existe à l'heure actuelle un groupe de patriotes macédoniens réclamant la formation d'une Macédoine libre et unie, ce pays, qui, d'ailleurs, n'a pas de véritable unité géographique, n'a-t-il plus jamais, depuis que son indépendance disparut au cours des guerres contre les Romains, constitué une unité nationale. A l'heure actuelle, la Macédoine, à cheval sur les trois pays qui se la sont finalement partagée, après l'expulsion des Turcs, se divise en trois parties distinctes séparées par des frontières que le parti de l'indépendance macédonienne juge, avec raison peut-être, artificielles : Macédoine serbe du Nord-Ouest, Macédoine grecque du Sud, Macédoine bulgare à l'Est.

C'est en Macédoine grecque que se trouvent les régions affectées par le récent tremblement de terre. Celle-ci est la partie vitale de la Macédoine. C'est, en effet, la région des grandes plaines de l'embouchure du Vardar et de la Vistritza, où s'élevait Pella, la capitale de Philippe, père d'Alexandre le Grand. C'est aussi la façade maritime de la Macédoine, débouché des grandes voies naturelles auxquelles nous avons fait allusion, comme la Provence est le débouché de la vallée du Rhône. Elle a, d'ailleurs, son Marseille, en Salonique, presque aussi active et encore bien plus cosmopolite que notre grand port provençal. C'est à l'est du golfe au fond duquel s'ouvre la rade de Salonique que s'allonge la péninsule de Chalcidique, plus particulièrement touchée par le séisme et où les villes et villages sinistrés sont nombreux.

Il suffit de considérer sur une carte les contours de cette péninsule, un peu plus vaste que notre Co-



En Macédoine : Familles de sinistrés sans abri.

tentin, pour apercevoir qu'elle doit être une région sismique. Sa forme est celle d'une main dont la paume semble faire corps avec le continent — elle en est séparée en réalité par toute une zone lacustre : et une faible montée des eaux marines en ferait une île — et dont les trois doigts longs de cinquante kilomètres se tendent comme pour happer les petites îles d'Asie Mineure. Chacune des trois minces presqu'îles terminales (Kassandra, Longo, Hagion Oros) est prodigieusement découpée et déchiquetée. Comme la Grèce proprement dite, la Chalcidique doit la forme capricieuse de ses contours à une étroite collaboration entre le travail des eaux et celui des forces souterraines. Mais celles-ci ont joué dans l'énorme travail sculptural un rôle prépondérant. Dans le voisinage se trouve un véritable labyrinthe d'îles qui révèlent un continent émiétté. Comme les îles japonaises dont le dessin est aussi fantaisiste, la Chalcidique est située sur une zone faible de l'écorce terrestre, à un endroit où jouent les compartiments de la grande marqueterie qu'est l'écorce terrestre. Aussi les tremblements de terre n'y sont-ils pas phénomènes exceptionnels. Ils furent nombreux dans l'antiquité. Les villes les plus importantes — Salonique en particulier — furent détruites de fond en comble et durent à plusieurs reprises faire peau neuve. Mais comme en tant d'autres pays menacés par les séismes ou les éruptions volcaniques, la fertilité du sol surtout, l'avantageuse position sur les routes de commerce menant de la Grèce centrale et méridionale au Bosphore, compensaient largement ces graves dangers. Aussi la Chalcidique fut-elle alors un pays riche et peuplé où s'élevèrent de florissantes républiques marchandes. Athènes y établit des colonies. A l'heure où Phidias sculptait les frises du Parthénon, elle sut unir toutes les villes de Chalcidique sous son hégémonie et la péninsule devint une véritable province de l'Attique.

Ce sont les fastes de l'histoire grecque, de l'histoire athénienne en particulier qu'évoquent, pour tous ceux qui ont effleuré les études classiques, les noms des localités de Chalcidique. Le plus oriental des trois doigts est le mont Athos où le roi de Perse, Xerxès, traînant ses centaines de milliers d'hommes vers Salamine et Platées, fit creuser un canal. En face, sur l'autre rive du golfe Strymonique, s'élève la masse arron-

die du Bouhan Daghi qui n'est autre que le mont Pangée, Pérou des administrés de Périclès, puisque grâce à ses mines d'or, Athènes put soutenir de longues guerres et édifier ses merveilleux monuments. Ce minuscule village qui s'élève à la racine de la presqu'île de Kassandra, c'est Olynthe, reine des mers de Thrace et alliée fidèle d'Athènes, Olynthe dont le souvenir est indissolublement lié à celui de Démosthène qui prononça, pour engager les Athéniens à la secourir, les célèbres *Olynthiennes*... Enfin Stagyre, la patrie d'Aristote, est également en Chalcidique. La presqu'île nous apparaît ainsi comme un étonnant rendez-vous de gloires, où comme en d'autres Champs-Élysées, les grandes ombres classiques pourraient échanger les répliques de quelque dialogue des Morts.

Rien de matériel d'ailleurs ne vient alimenter ces souvenirs. La guerre et les colères de la nature ont à peu près anéanti les anciennes métropoles. Les moines ont exorcisé les dieux païens et, aujourd'hui, les monuments les plus imposants de la Chalcidique sont les monastères du Mont Athos, devenu, depuis que le Diable y transporta Jésus pour étaler à ses yeux les richesses du monde, Hagion Oros, autrement dit la *Sainte Montagne*...

L'île de Porto-Rico, qui vient d'être ravagée par une tornade est, parmi toutes les terres qui forment le vaste archipel des Antilles, l'une des plus favorisées, et l'une de celles qui, au cours des dernières années, a bénéficié de la plus grande prospérité.

Par bien des points, Porto-Rico offre à l'établissement des Européens des conditions plus favorables que la plupart des autres îles antillaises. Rectangle presque parfaitement régulier, de cent cinquante kilomètres sur soixante environ, Porto-Rico offre l'apparence d'un vaste socle situé à peu près au niveau de la mer sur lequel s'élève, à une distance de cinq à quinze kilomètres en arrière, une terrasse de montagnes creusées de nombreuses vallées.

Mais les montagnes sont relativement peu élevées : — le sommet culminant, l'Enclume de Luquillo, — à l'extrémité nord-est de l'île, ne dépasse pas de beaucoup onze cents mètres et les autres chaînes ont une hauteur bien moindre. Quant aux vallées qui entaillent très profondément la montagne, elles sont larges et communiquent facilement entre elles. Le climat,



Maison écroulée dans un village de la Chalcidique. (Phot. Agence.)



(Phot. Aginter.)
Un des quartiers de San-Juan qui fut éprouvé par la tornade.

chaud et humide sans excès, se prêtait au développement des cultures tropicales, canne à sucre et tabac que les colons européens considéraient alors comme les sources essentielles de la richesse dans les Indes occidentales.

Tout se réunissait donc pour faire de Porto-Rico, comme à Cuba, une terre d'élection pour les immigrants espagnols qui, à toute époque, s'y pressèrent nombreux. Il en était déjà ainsi au ^{xv}^e siècle, et au début du ^{xvii}^e. Aux environs de 1700, toutefois l'île se trouva presque dépeuplée : les Caraïbes et les fourmis rouges avaient passé, celles-ci bien plus terribles encore que ceux-là, puisqu'on n'avait trouvé aucun moyen de se prémunir contre leur invasion et que les colons avaient préféré leur céder la place.

Mais ils revinrent bientôt, et un siècle plus tard, la population de Porto-Rico, qui n'était que de moins de quarante mille âmes au milieu du ^{xviii}^e siècle, a décuplé. Aux immigrants venus de la mère patrie, se sont joints d'ailleurs, entre 1810 et 1825, nombre d'Espagnols du Nouveau-Monde.

Lorsqu'à l'appel de Bolivar, les colonies du continent américain se soulevèrent contre l'Espagne, une partie des colons prétendit garder fidélité au roi légitime. Ne pouvant faire triompher leurs idées et débordés par l'insurrection, ils prirent le parti d'émigrer vers des îles restées royalistes. Porto-Rico en particulier leur donna asile.

Perpétuellement accrue par un afflux d'immigrants originaires de la péninsule ibérique ou du continent voisin, et pourvue, en outre, d'un coefficient de natalité très élevé, la population blanche de Porto-Rico n'a pas cessé d'augmenter depuis un siècle. Malgré cataclysmes — car les tornades et séismes y sont fréquents, — et épidémies, elle doubla encore dans le courant du siècle. A la veille du grand événement qui allait décider des destinées de l'île et l'engager dans des voies toutes nouvelles, elle atteignait huit cent vingt mille habitants et les gens de couleur ne comptent que

pour quarante pour cent environ du total, peut-être en comptant les sang-mêlés.

Une tentative d'insurrection eut lieu en 1867. Le gouverneur espagnol la réprima sans peine, grâce à un séisme opportun qui fit croire aux Porto-Ricains, de mentalité assez primitive, même chez les Blancs, que le ciel désapprouvait leur entreprise. Par la suite leur loyalisme ne se démentit guère. Et, malgré quelques protestations contre les méthodes gouvernementales des envoyés de la métropole, le mécontentement ne prit pas comme à Cuba une forme guerrière. Mais Porto-Rico devait partager le destin de la grande île voisine.

En 1898, on le sait, le gouvernement des Etats-Unis trouva dans l'agitation qui régnait alors parmi les colons blancs de Cuba l'occasion de satisfaire les ambitions que, depuis plus d'un demi-siècle, il nourrissait sur les Antilles espagnoles. Il intervint pour les défendre contre les cruautés des gouverneurs, déclarer la guerre à l'Espagne et, après lui avoir infligé de sanglantes défaites, l'obligea à reconnaître l'indépendance de l'île de Cuba et, par la même occasion, à lui céder Porto-Rico et les petites îles (Mona, Vieques, Culebra — en tout quatre cents kilomètres carrés) qui en dépendent. Depuis 1899, date du traité de Paris qui stipula la cession de Porto-Rico, ainsi que celle des îles Philippines dont nous avons parlé récemment, Porto-Rico a donc cessé d'être espagnole pour devenir américaine.

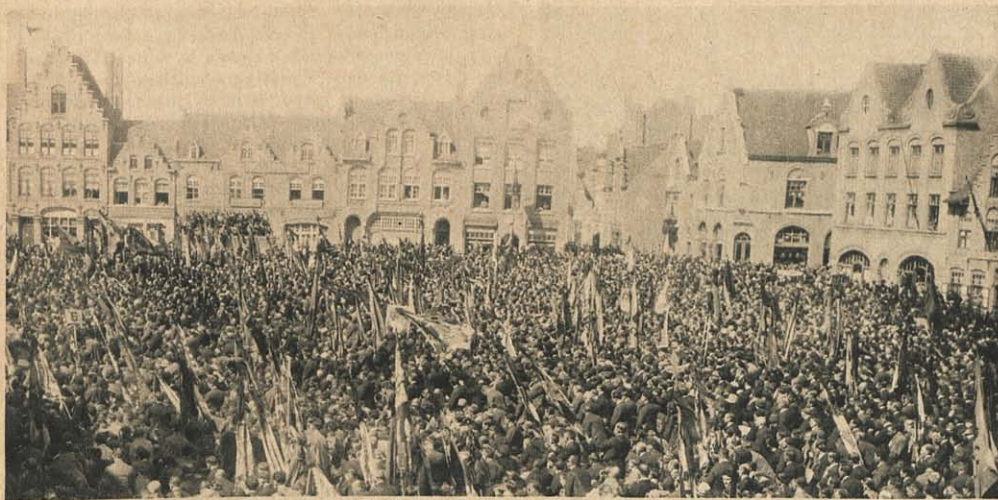
Bien que toujours fiers de pouvoir se dire descendants des conquistadors castillans, ses habitants ont accepté le nouvel état de choses. Ils ont, du reste, reçu un commencement d'autonomie, l'île étant gouvernée par un conseil élu dont le résident américain prend les avis.

Grâce aux méthodes yankees, les cultures traditionnelles, tabac et canne à sucre ont pris un magnifique essor (la production de canne à sucre est, vingt fois plus élevée qu'au début du ^{xx}^e siècle) et de nouvelles cultures sont apparues : celle du café, celle de l'ananas et celle des pamplemousses. On commence à prospector les mines d'or, d'argent, de cuivre et d'étain longtemps négligées.

Léon ABENSOUR.



(Phot. Wide World.)
Vue générale de San-Juan de Porto-Rico.



Un aspect de la grand-place à Dixmude pendant la cérémonie religieuse.

(Phot. Semp.)

LA QUESTION FLAMANDE

Le 25 septembre, dans la cité mosane de Huy, au cours d'une imposante manifestation patriotique, le prince héritier Léopold a invité de façon pressante les Flamands et les Wallons à fraterniser comme ils l'ont fait en 1830 et en 1914. Chez nos amis Belges est posé, en effet, un problème qui au cours des siècles n'a jamais atteint le degré de gravité qu'il présente aujourd'hui. En France on est d'ordinaire fort peu renseigné à ce sujet. Le voyageur qui parcourt les provinces flamandes de la Belgique avant 1914 et qui les visite à nouveau en 1932, s'aperçoit bientôt qu'il s'y est opéré, au cours des dernières années, une évolution assez favorable à ce qu'on appelle « le mouvement flamand ». Quelles sont donc les origines et les tendances de ce mouvement dont les dernières manifestations, celles d'Anvers et de Dixmude en particulier, ont eu du retentissement en Belgique et même à l'étranger ?

La Belgique, on le sait, est un pays où l'on parle deux langues, le français et le flamand (1). Mais, même sur le fond populaire des provinces flamandes, il y eut toujours une projection de la langue française. Déjà, à la cour des Comtes de Flandre, on plaidait dans les deux langues. Plus tard, la maison de Bourgogne, sans frapper d'ostracisme la langue néerlandaise, exerça sur les Pays-Bas une hégémonie vraiment française. Un de nos plus grands historiens du *xv^e* siècle est un flamand, Philippe de Commines. Ce rayonnement de notre langue ne s'éteignit pas, bien au contraire, sous le pouvoir des gouverneurs espagnols puis autrichiens.

Après 1815, à la suite de la réunion de la Belgique à la Hollande, le néerlandais, longtemps relégué au rang de patois populaire, prétendit se suffire à lui seul dans la partie flamande, mais différents sujets de querelle naquirent, ceux ayant trait en parti-

culier à la religion, à la politique, aux provinces wallonnes, et préparèrent la réaction française qui devait triompher en 1830 et durer dans tous les domaines. Le français était la langue prédominante. Dès la seconde moitié du *xix^e* siècle, les Flamands commencèrent à revendiquer l'égalité absolue, dans tous les domaines, du français et du flamand, en Belgique. Cette conquête, menée très lentement au début, s'accéléra prodigieusement pendant la guerre sous l'influence allemande. Elle n'a pas cessé depuis. Toutefois, on peut dire aujourd'hui que les principales revendications des Flamands — sauf celles des Flamingants extrémistes — ont été satisfaites. S'il subsiste une question flamande, ne faut-il pas en chercher, en partie, les raisons dans des influences extérieures ?

Dans les belles régions flamandes que j'ai parcourues ces temps derniers, j'ai assisté, presque chaque dimanche et jour de fête, à des solennités dont on ne peut nier l'importance et, parfois, la grandeur. La plupart du temps, il s'agissait de manifestations parfaitement justifiées et spontanées du peuple qui s'exprimait, bien naturellement, selon l'âme et la langue

(1) Sous le nom de flamand, on comprend un ensemble de dialectes assez divers, mais apparentés aux dialectes germaniques, parlés dans les provinces belges de l'Ouest et du Nord. Le flamand ressemble au hollandais : il en diffère surtout par des locutions particulières (Ex. du Larousse du *XX^e* Siècle).



La translation des corps des sept soldats flamands.

flamande. J'eus l'occasion d'assister, il y a peu de temps, à la kermesse de Lierre, petite ville de la province d'Anvers. Le vieil esprit flamand de Breughel, mais modernisé, l'inspirait. Un grand prix cycliste, doté de 35.000 francs, avait lancé par les rues les grands coureurs flamands que nous voyons triompher si souvent sur nos routes françaises. D'immenses tribunes remplaçaient sur la Grand'Place les échafauds des anciens tournois, de nombreux drapeaux flamands se mêlaient aux drapeaux belges.

D'une signification autrement importante apparaît « le pèlerinage de Dixmude ». Plus de 100.000 Flamands se réunissent chaque année près de la tour de l'Yser, qui fut érigée à la mémoire des soldats flamands morts. Cette manifestation possède, comme presque toutes les réunions flamandes, un caractère nettement religieux. Après la messe eut lieu la translation des corps de sept soldats flamands qui exercèrent, dans le sens racique, une influence marquée sur leurs frères d'armes, au cours de la guerre.

Les restes des sept soldats furent déposés dans la crypte de la tour dont l'inscription flamande disait : « Ici reposent leurs corps comme une semence dans la terre. Espère, Flandre, dans la moisson qui va suivre. » La foule, qui avait prêté serment et juré fidélité à l'esprit flamand, écouta quelques délégués, dont un Hollandais et un Sud-Africain.

Si l'on veut faire connaître entièrement tous les aspects du mouvement flamand, il est impossible de passer sous silence une manifestation aussi grave que celle qui marqua à Anvers le défilé du cortège organisé par les anciens combattants belges. Des organisations flamingantes, extrémistes cette fois, avaient délégué des milliers de représentants auxquels

s'étaient mêlés de nombreux communistes qui huèrent, houspillèrent et criblèrent de menus projectiles, les anciens soldats belges. La police dut charger vigoureusement à plusieurs reprises.

Des écrivains de langue flamande ont exercé depuis longtemps une influence marquée dans l'évolution de ce mouvement. Cette école est peu connue. Elle eut de grands précurseurs, des mystiques, plus près de nous Guido Gezelle, puis Rodenbach le Flamand, Styn Streuvel, H. Teirlinck, Timmermans...

Remarquons toutefois, et ceci montre bien que, comme autrefois, la culture française prédomine en pays flamand, que les plus grands écrivains belges, bien que d'origine flamande, se sont exprimés en français et relèvent de notre littérature. Tels sont Van Hasselt, Charles De Coster, Rodenbach, Verhaeren, Georges Eeckhoudt, Maeterlinck, Max Elskamp, Demolder, Crommelynck... Et à ce sujet ne convient-il point de citer ici les paroles de l'historien Godefroid Kurth : « Favorisée par l'avènement de la dynastie bourguignonne qui ne parlait que le français, conservée sans altération sous le régime espagnol et employée avec prédilection par le gouvernement autrichien, la langue française a traversé les siècles les plus divers de notre histoire nationale sans voir jamais sa position ébranlée en pays flamand. »

Cependant les conquêtes flamandes, obtenues dans le domaine scolaire et universitaire, placent aujourd'hui le problème, sinon dans la partie wallonne du pays et à Bruxelles, du moins en Flandre, sous un jour quelque peu différent.

Mgr Kerkhofs, évêque de Liège, qui « *flamandisa* » cependant en grande partie les collèges de la province de Limbourg appartenant à son diocèse, a prononcé récemment un discours qui résume à merveille pour le lecteur profane les aspects nouveaux d'une question d'ordre linguistique, mais qui, par la solution qui lui sera donnée, nous intéresse au premier chef. En voici quelques lignes :

« Songeons à ce qu'est pour nous la langue française.

Langue de l'autre moitié de la patrie, sa connaissance est, de ce chef, d'une incontestable utilité, aussi bien dans le domaine pratique des communications et des affaires, que sur le plan supérieur de la compréhension mutuelle entre Belges et de la cohésion nationale. »

C'est, en effet, à ce point de vue qu'il faut se placer si l'on veut résoudre le problème. Depuis 1864, une série de lois ont reconnu au flamand une valeur officielle, mais il ne saurait cependant être question de déposséder le français à son profit. Depuis des siècles, le français, dont un flamand, l'empereur Charles-Quint, a dit qu'« il est la langue des hommes », le français, langue « véhiculaire » par excellence, claire, agréable, vigoureuse, langue des traités, a été, en pays flamand, la langue de communication intellectuelle. N'est-ce pas une nécessité matérielle de lui conserver sa place, la première, à laquelle ne saurait prétendre une langue à circulation restreinte, peu apte à rattacher au vaste monde ?

GÉO CHARLES.

A PROPOS DE LA CONVERSION DES RENTES

Après une longue séance de nuit, le matin du 17 septembre, en conclusion d'un ample débat, la Chambre a adopté par 525 voix contre 46, l'ensemble d'un projet, de loi concernant la « conversion de divers fonds publics ». Voici donc rentrés dans l'actualité ces créanciers de l'État qui s'appellent des rentiers. Profitons-en et cherchons depuis combien de temps, il y a, en France, des rentiers ; quel fut le mécanisme des premières rentes, et celui des conversions successives au cours du siècle ; enfin, de quelle façon il convient d'interpréter l'opération à laquelle vient de procéder notre ministre des Finances.



(Phot. Wide World.)
M. Germain Martin.

On a longtemps prétendu que François I^{er} était l'inventeur des emprunts d'Etat. C'est une erreur, François I^{er} est l'inventeur de la Dette Publique ou plus exactement, c'est sous le règne de ce roi que la Dette Publique reçut ce qui constitue son état civil, son inscription sous une forme régulière.

Mais le premier en date des documents connus prouvant que les rois de France ont eu recours à l'emprunt, est un mandement royal de 1287. Par ce mandement, Philippe le Bel, ordonne au trésorier de Normandie de rembourser les emprunts précédemment contractés pour le compte royal dans la généralité de Rouen. Il est curieux de constater que le premier document connu, ayant rapport aux emprunts d'Etat, soit un ordre de remboursement.

Toujours est-il que Philippe le Bel est le premier de nos rois qui, historiquement, soit reconnu comme ayant fait appel « au patriotisme de l'épargne ».

Les successeurs de Philippe le Bel imitèrent leur aïeul, car, souvent, les aides, la gabelle et la dîme ne suffisaient pas à pourvoir au besoin du Trésor. Mais ces emprunts étaient toujours faits sans garantie : il arriva que non seulement le roi ne put payer les arrérages, mais aussi qu'il refusa de rembourser le capital.

Aussi bien dut-on plusieurs fois employer des moyens exécutifs pour forcer les riches à prêter à l'Etat ; on dut aussi faire appel aux changeurs, aux Juifs, qui demandèrent des intérêts considérables variant de 10 à 40 %.

Il en fut souvent ainsi jusqu'au règne de François I^{er}. En 1522, la Trésorerie était gênée. Le faste de la cour (qu'on se rappelle l'entrevue du Camp du Drap d'Or), la coûteuse guerre de Naples, avaient vidé les coffres. Il faut nommer les choses par leur nom : François I^{er} s'avisait d'un expédient. Le crédit du roi, qui depuis trois siècles empruntait « sur sa bonne mine », et ne rendait que rarement, était nul. Mais la ville de Paris, les bourgeois de la capitale, qui avaient, eux aussi, emprunté, rendaient toujours.

Alors François I^{er} emprunta par personne interpo-

sée, en se servant du bon renom des échevins de la capitale. Par lettres patentes du 2 septembre 1522, il chargea les commissaires royaux « de s'entremettre avec le prévôt et les échevins de la ville de Paris pour l'aliénation d'une rente de 25.000 livres tournois en échange d'un capital de 200.000 livres à verser tout de suite ». Cette rente était gagée sur le produit de « la ferme au pied fourchu », c'est-à-dire sur l'impôt provenant de la vente des bestiaux à pieds fourchus.

Ces ordres furent exécutés et le prévôt fit appel aux souscripteurs en ne promettant qu'un intérêt de 100 livres pour 1.200 livres versées comptant. Le 10 octobre 1522, François I^{er} signa l'ordonnance ratifiant le contrat et prenant l'engagement solennel de payer les intérêts.

Ceux-ci furent réglés si scrupuleusement que la Ville ne vit aucun inconvénient pour consentir au roi, quatre ans plus tard, en 1536, un nouvel emprunt de 100.000 livres ; en 1537, un de 200.000 livres ; en 1543, un de 225.000. Et, comme les rentiers reprenaient confiance chaque fois, l'intérêt proposé allait en diminuant : de 12 1/2 % en 1522, il était passé à 8 % en 1543.

Henri II multiplia les rentes sur l'Hôtel de Ville, emprunta partout, même « chez les corsaires barbaresques », fit même saisir d'office la vaisselle d'argent des habitants de Paris et leur remit en échange un titre de rente « au denier douze » (1), dont les « coupons » ne furent jamais payés. Les rentiers de France n'eurent pas de jours plus heureux sous Henri III qui, à plusieurs reprises, saisit les rentes de l'Hôtel de Ville (les intérêts du fameux emprunt de 1522). Pauvres rentiers ; ils mettaient chaque fois un peu moins d'emprusement à souscrire aux emprunts et plus d'un roi dut employer, pour remplir ses cof-

(1) C'est-à-dire à un denier d'intérêt pour douze deniers prêtés soit 8,33 %.



(Phot. Wide World.)
M. Maurice Palmade.

fres, des moyens de persuasion où la seule persuasion n'était pas la plus agissante.

Sous Henri IV l'intégrité brutale de Sully, fut tout d'abord fâcheuse aux épargnants. Sous les précédents règnes, on avait souscrit des emprunts à des taux plus qu'usuraires — il y en eut à 48 % — et souvent les porteurs de ces rentes n'avaient versé que le tiers du capital. D'un édit, Sully annula un grand nombre de contrats irréguliers, et réduisit l'intérêt de toutes les autres rentes à 4 %. Par contre, il ordonna que les rentes fussent payées avec régularité. Ces moyens énergiques remirent de l'ordre dans les finances et de l'espoir dans l'âme des rentiers.

Ce ne fut pas pour longtemps. Tout le règne de Louis XIII fut catastrophique pour l'épargne. Concini d'abord, Richelieu ensuite (ce dernier pour des motifs plus avouables), rachetèrent des rentes aux plus bas cours et décidèrent que de nombreux rentiers ne toucheraient plus que la moitié de leurs revenus.

Puis comme toujours, la période d'agitation terminée, le calme revint, et les rentiers purent jouir de quelque sécurité. La sage administration de Colbert rétablit l'ordre dans les finances. La rente revint au pair, on put à nouveau emprunter à 5 %.

Avec les désordres de la Régence, des guerres malheureuses et la chute du système de Law, revinrent les mauvais jours. Les finances étaient si mal en point que Louis XVI convoqua d'ailleurs les États généraux de 1789 pour discuter sur la situation budgétaire et y remédier.

Enfin, la Révolution porta le coup suprême aux malheureux rentiers. Les rentes étaient payées en assignats. La livre de pain valait trente francs. Les rentiers mouraient de faim.

Le Directoire prit un parti héroïque : il fit banqueroute des deux tiers. La loi du 9 Vendémiaire an VI décida qu'il ne serait inscrit au Grand Livre de la Dette Publique que le tiers de toute rente viagère ou perpétuelle, alors contractée. Les deux autres tiers furent remboursés en assignats, c'est-à-dire par rien. Le tiers inscrit au grand livre, le *Tiers consolidé*, rapportait 5 %. Il fut régulièrement payé.

Après tant de chutes, de déboires et de déficits, vint

l'âge d'or des rentiers. Napoléon s'employa toujours à « soutenir » la rente, et à faire payer régulièrement les échéances. Cependant, les guerres de l'Empire laissèrent la France terriblement appauvrie : le règlement de la paix de 1815, la question du milliard des émigrés ajoutèrent de nouvelles charges à l'Etat. Celui-ci pensa à réduire ses frais et en 1824, le ministère de Villèle, pour décongestionner le budget, présenta un projet de conversion conçu notamment par Lafitte et le baron Louis. Le projet fut rejeté, à la Chambre.

Le projet Villèle, réduit, fut cependant adopté mais l'année suivante. En 1846, alors que le 5 % cotait 117,50, Louis-Philippe tenta d'opérer une nouvelle conversion, mais il n'y put amener la Chambre des Pairs. Ce n'est que sous le second Empire que le projet de conversion de M. Bineau, réduisant l'intérêt de la rente de 5 à 4 1/2 % fut rendu exécutoire par le décret du 14 mars 1852. Nouvelle opération semblable en 1862 sur l'initiative de M. Fould ; alors la rente fut unifiée à 3 %.

Mais nos malheurs de 1870 annulèrent l'effet de cinquante années de sagesse. Le 21 juin 1871, la République émit un emprunt de 2 milliards à 5 %, et le 3 juillet 1872 un second emprunt de 3 milliards également à 5 %. Le territoire était libéré, mais l'épargne française paraissait saignée à blanc. Pourtant, le crédit de l'Etat et la richesse nationale revinrent assez vite, et par les conversions successives de 1883, de 1894 et de 1902 on put réduire et unifier le taux de la rente à 3 %.

Telle était la situation à la veille de la dernière guerre. Celle-ci, comme toujours, appauvrit le monde entier en hommes et en argent.

L'Etat, pour subvenir aux dépenses que nécessitait la défense de l'unité nationale, dut emprunter à des taux de plus en plus élevés et qui dépassèrent 7 1/2 %. Tous les pays, sauf les Etats-Unis (qui devinrent alors pour quelques années les Banquiers du monde) contractèrent des emprunts à des tarifs qui, auparavant, étaient considérés comme usuraires.

Mais les plaies d'argent ne sont pas mortelles. Malgré la crise actuelle, l'intérêt offert par les grands Etats est moins élevé qu'il y a quinze ans. L'Angleterre vient de convertir les *war loans* (emprunts de guerre) de 5 % à 3 1/2 %. La dette publique des Etats-Unis est, en majeure partie, inscrite pour 4 1/2 % ou 5 % d'intérêt. C'est le tarif moyen du loyer de l'argent dans le monde, aujourd'hui 5 %.

La France vient de convertir ses emprunts de guerre à 4 1/2 %. C'est un signe d'apaisement qu'un Etat trouve prêteur à un taux inférieur au taux précédemment pratiqué. Le succès de l'opération entreprise par M. Germain-Martin atteste une fois de plus la vigueur et la santé de notre crédit national.

J. SEVOZ.



La Richesse de la France : l'Emprunt de libération (1873). (Peinture d'Eugène Buland).

VILLES DE FRANCE

NANCY

Poursuivant notre voyage à travers les grandes villes de France (1) nous irons aujourd'hui dans la bonne et belle ville des ducs de Lorraine : Nancy. C'est un Nancéen doublé d'un érudit, M. Pierre Marot, archiviste départemental, qui nous conduira dans cette instructive promenade.



Places Stanislas et la Carrière, reliées par l'arc de triomphe. Au fond, les tours de l'église primatiale.

Nancy ne manque point de prestige ; elle a été la capitale du duché de Lorraine qui a conservé longtemps son indépendance, elle est demeurée un des principaux centres des activités intellectuelles, artistiques et économiques de l'Est de la France. Ville historique, elle est aussi le miroir de la Lorraine moderne, la Lorraine industrielle, née d'hier.

Elle est située dans le sillon de la Meurthe, qui en ce point serpente entre les promontoires de la Haye et de Malzéville et qui va rejoindre la Moselle à Freuvarde. Elle est donc sise près de la trouée que la Meurthe perce dans la muraille calcaire et qui ouvre un chemin vers Toul et Paris par l'ancienne vallée que creusa la Moselle lorsqu'elle se jetait dans la Meuse. Le site de Nancy est donc identique à celui de la capitale des Leuques, l'antique cité de Toul.

On a retrouvé dans la région des traces d'habitations humaines des époques préhistorique, gallo-romaine et franque. Mais, en somme, il n'y eut pas, semble-t-il, d'agglomérations importantes. Au ^{xix}^e siècle, Nancy n'est encore qu'une bourgade bien modeste, mais le duc de Lorraine y possède un château fort, une de ses résidences préférées ; parfois le duc est appelé duc de Nancy. La ville devient la capitale du duché. Les ducs sont de rudes féodaux et leur administration est rudimentaire. Nancy ne peut rivaliser avec les villes épiscopales de Metz, Toul et Verdun, avec Metz surtout, puissante et riche cité. Le bourg grandit lentement.

En 1477, un événement considérable se produit qui fait connaître Nancy dans le monde du moyen âge finissant. Le duc de Lorraine, le jeune et chevaleresque René II, bat devant sa capitale le grand-duc d'Occident, Charles le Téméraire, qui prétendait s'emparer de la Lorraine ; le vaincu trouve la mort. Cette victoire devait être décisive, et pour l'Europe, et pour la Lorraine.

René, qui réunit à la couronne de Lorraine le duché de Bar, devient un véritable souverain. L'État lorrain s'organise : Nancy se développe, le prince commence la construction d'un grand palais que ses

successeurs termineront. Ce palais est le siège d'une cour brillante où se rencontrent nobles, humanistes et artistes. La *ville-vieille* devient insuffisante. Le duc Charles III construit de toutes pièces une nouvelle cité, la *ville neuve*, sur le flanc de l'ancien bourg.

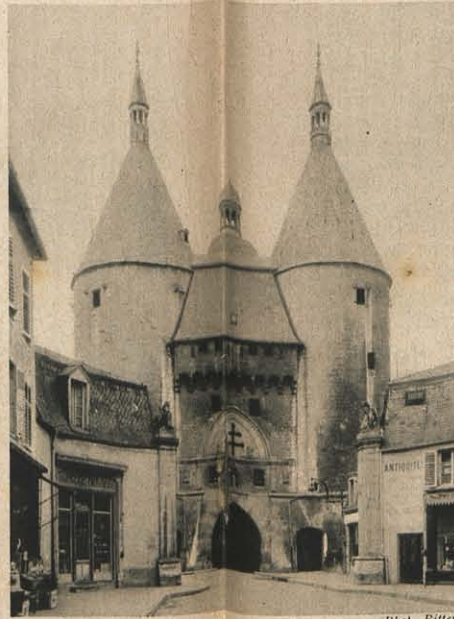
Au début du ^{xvii}^e siècle, Nancy est prospère, de nombreux marchands et artisans s'y établissent. La bourgeoisie s'y fait construire de beaux hôtels. Les ordres religieux y fondent des maisons. Mais voici que les malheurs s'abattent sur elle, la guerre de Trente Ans et ses terribles suites, la famine, la peste. Le duc est chassé de ses États. Ce n'est qu'à la fin du ^{xvii}^e siècle, après le traité de Ryswyck, que le duc Léopold rentre à Nancy. La vie normale reprend son cours, le commerce renaît. Le duc commence de grands travaux pour embellir Nancy. Il fait venir Jules Hardouin-Mansart, Boffrand. Il reconstruit son palais, l'église primatiale. Le style classique met son empreinte partout.

La famille ducale devait quitter bientôt la Lorraine. Le fils de Léopold, François III, abandonne ses États pour des destinées plus brillantes. En 1737, le troisième traité de Vienne donne la souveraineté nominale du duché à Stanislas Leszczyński, roi de Pologne détrôné, beau-père de Louis XV. La situation économique de la région devient critique. Néanmoins Nancy reçoit une parure nouvelle. Stanislas entreprend de relier la *ville neuve* et la *ville vieille* par une magnifique place : la « place royale ». Il y fait construire un somptueux hôtel de ville et de charmants pavillons. La place s'ouvre par un majestueux arc de triomphe sur la Carrière, ancienne place qui est alors refaite selon la mode nouvelle et qui se termine par le palais de l'Intendance. A quelques pas de la place royale, Stanislas établit la place d'Alliance, qu'il orne d'une fontaine harmonieuse. C'est ainsi

(1) Voir nos précédents articles sur les villes de France : Lyon (1^{er} février 1932), Marseille (1^{er} mars), Lille (1^{er} avril), Strasbourg (1^{er} mai), Bordeaux (1^{er} juin), Rouen (1^{er} juillet), Nantes (1^{er} août), Toulouse (15 septembre).



LE PALAIS DU GOUVERNEMENT.



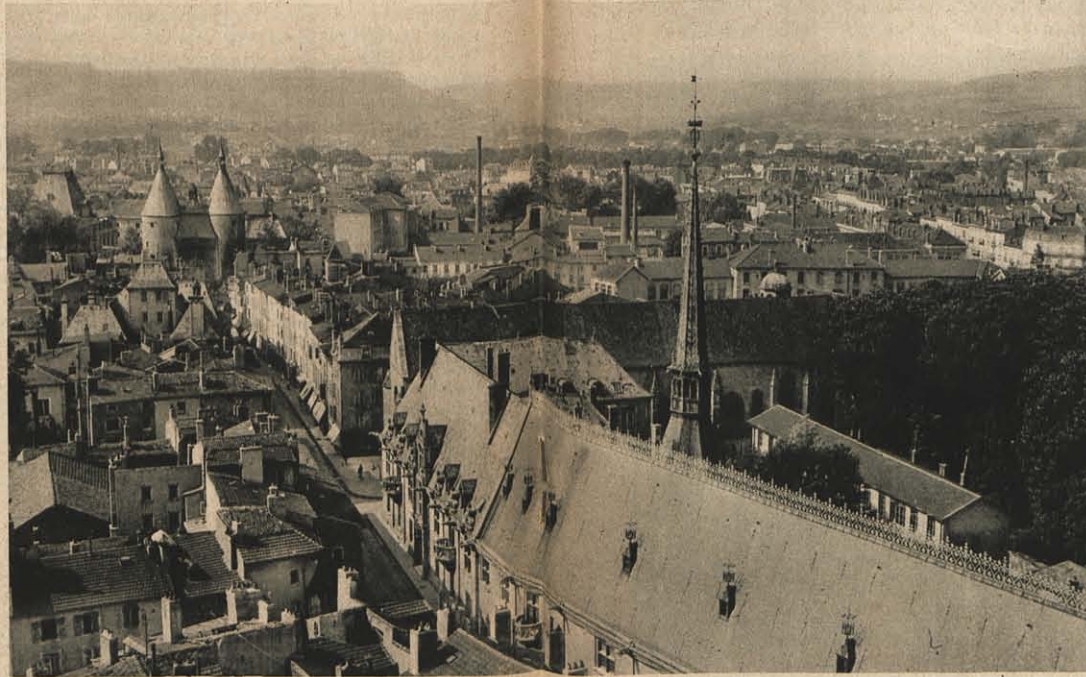
PORTE DE LA CRAFFE (XIV-XV^e SIÈCLE).
(Phot. Ritter.)



LA PLACE STANISLAS ET LES GRILLES DE JEAN LAMOUR.



TOMBEAU DE CATHERINE OPEALANSKA, FEMME DU
ROI STANISLAS (ÉGLISE N.-D. DE BON SECOURS).



VUE GÉNÉRALE DE NANCY. AU PREMIER PLAN LE PALAIS DUCAL. À
GAUCHE, PORTE DE LA CRAFFE. AU FOND, LA BANLIEUE INDUSTRIELLE



INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE PRIMATIALE, CONSTRUITE SUR LES PLANS
DE HARDOUIN-MANSART, ET DE BOFFRAND.
(Phot. Ritter.)



La fontaine de la place d'Alliance, par Cyfflé. (Phot. Ritter.)

que l'architecte Héré, les sculpteurs Cyfflé et Guibal, le serrurier Jean Lamour dotent Nancy de remarquables ensembles monumentaux, chefs-d'œuvre du goût français.

Cependant Nancy allait être déchu de son rang de capitale politique. Stanislas meurt en 1766, c'en est fait de l'état lorrain. Le duché est réuni au royaume de France. La population de Nancy était alors de 30.500 habitants, elle avait sensiblement augmenté au XVIII^e siècle. Mais la fin de ce siècle marque une décadence. Le commerce faiblit, la ville est rudement frappée ; Nancy ne vit plus que de ses souvenirs.

Ce fléchissement ne fut cependant que momentané. Au milieu du XIX^e siècle apparaissent quelques éléments de prospérité. La ligne de Paris à Strasbourg traverse Nancy, ainsi que le canal de la Marne au Rhin. La ville devient le siège des Facultés des Sciences et des Lettres, puis d'une Faculté de Droit. Lorsque le territoire de la Lorraine fut démembre par un coup de force en 1871, Nancy recueillit de nombreux lorrains qui furent l'envahisseur ; elle reçut la Faculté de Médecine de Strasbourg.

En 1879, une découverte permit de traiter le minerai de fer lorrain et donna à l'industrie une impulsion inouïe. En quelques années, les forges lorraines prirent d'énormes proportions (en 1880 on exploitait 2.654 tonnes de minerai dans la province, alors que de nos jours la production est de 46.566.000 tonnes). Voici donc une source de richesse renouvelée, le pays se transforme complètement. Le sel, qui fut de tout temps une richesse de la Lorraine, devait donner, lui aussi, naissance à des usines particulièrement prospères. En 1874, l'usine Solvay s'établit à Dombasle. Les soudières Solvay sont de nos jours un des plus

importants établissements de la région. Presque toutes les industries concourent dans le même temps une prospérité égale, notamment les brasseries dont les produits sont vendus dans le monde entier.

Ce prodigieux développement économique devait avoir des répercussions immédiates sur l'ancienne capitale du duché de Lorraine. Les usines s'ouvrirent à ses portes, sa banlieue crût dans des proportions considérables (400.000 habitants en 1932). La population de Nancy qui atteint en 1879, 66.338 habitants dépasse la centaine de mille (119.949 en 1911 ; 112.258 en 1931). Ces chiffres sont significatifs, Nancy devient un lieu d'échanges, des grands magasins, des banques s'y fondent. Nancy est presque une ville-champignon. L'ancien noyau est comme étouffé.

Ce développement économique eut sur l'Université de Nancy, officiellement reconnue en 1896, une influence considérable. La Faculté des Sciences devint une pépinière d'ingénieurs et de savants propres à diriger cet admirable essor. Successivement sont nés un institut chimique, une école de brasserie, un institut électrotechnique, un institut de géologie, une école supérieure de métallurgie. La Faculté de Médecine devient elle aussi le siège de nombreux instituts — notamment de l'institut dentaire — et de nombreuses cliniques. La Faculté de Pharmacie est des plus fréquentées. Une cité universitaire modèle vient de s'ouvrir. L'Université de Nancy avec ses 5.000 étudiants se classe parmi les premières de France. Elle est une des plus belles réussites de l'énergie lorraine.

L'art n'a pas été plus négligé que la science. Qui ne connaît l'« école de Nancy » ? Gallé en fut l'ani-

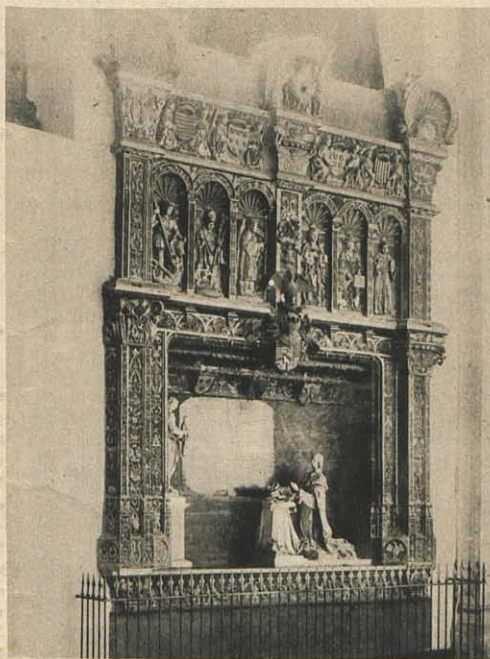


Escalier de l'Hôtel de Ville. Rampe de Jean Lamour. (Phot. Ritter.)

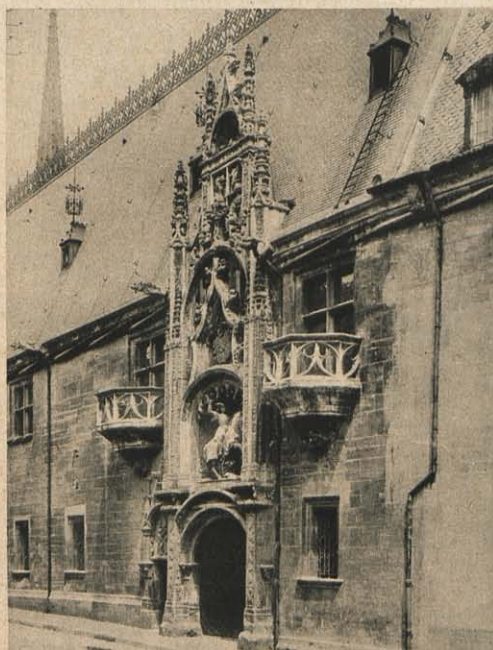
mateur passionné et convaincu. Si ce curieux mouvement n'est plus absolument dans le goût du jour, il n'en est pas moins intéressant et certaines de ses productions braveront les vicissitudes de la mode. De nombreuses industries d'art se sont développées à Nancy : verrerie, ébénisterie, arts graphiques, etc., l'École régionale des Beaux-Arts, dirigée par Victor Prouvé, forme des artistes et des artisans, on y enseigne tout à la fois les principes du grand art et des arts appliqués.

Nous avons dit combien la Faculté de Médecine s'était développée, elle a trouvé dans les établissements hospitaliers un appui efficace. Le Conseil municipal de Nancy, le Conseil général de Meurthe-et-Moselle se sont intéressés tout spécialement à l'aménagement et à l'organisation des œuvres sociales, les initiatives privées n'ont pas manqué, et, de ce point de vue, Nancy est une des villes les mieux dotées de France.

Nancy est donc une ville active, très attachante. Toutes les activités utiles y sont le plus souvent encouragées. Le Lorrain froid, parfois sévère, réfléchi et travailleur a donné la mesure de ses forces dans nombre d'entreprises. Il a fait preuve pendant la dernière guerre de la plus belle endurance et de la plus noble bravoure (Nancy est fière de son 20^e corps, de sa division de fer). Il a su réparer avec méthode les cruelles dévastations d'une guerre terrible. L'œuvre de la reconstruction a été remarquablement et rapidement menée.



Eglise des Cordeliers. Tombeau du duc de Lorraine René II, le vainqueur de Charles le Téméraire.



(Phot. Ritter.)

Porterie du Palais Ducal (XVI^e siècle). Statue équestre du duc Antoine.

Voici des qualités appréciables. Cependant, cet esprit d'entreprise, cette audace parfois passionnée n'apparaissent pas dans la conception du Nancy moderne. La ville déçoit d'abord : lorsque le voyageur arrive dans la gare encombrée et noire, lorsqu'il pénètre dans les rues commerçantes le plus souvent étroites, mal tracées, bordées de maisons inégales, il a le sentiment de pénétrer plutôt dans une banlieue que dans une ville. Les quartiers modernes se sont développés sans plan ; les beautés naturelles n'ont pas été mises en valeur, on les a au contraire avilies. Et pourtant, les modèles étaient là. Dès le XVI^e siècle, les ingénieurs de Charles III avaient donné à leurs successeurs les principes de la construction des villes, les architectes de Stanislas avaient montré jusqu'où pouvaient aller l'habileté et la grâce. Toutes ces leçons ont été perdues, et c'est dommage. L'urbanisme est resté inconnu à ceux qui construisirent la nouvelle cité. Heureusement, la ville-vieille et son palais ducal de style Renaissance qui abrite un Musée historique, œuvre de la piété des Lorrains, l'église des Cordeliers et la nécropole des ducs, les vieux hôtels de l'aristocratie lorraine, la primatiale, l'église de Bon-Secours où gisent les restes de Stanislas et de sa femme, les places (ces trois places fameuses que le vandalisme n'a pas laissées intactes) révèlent aux visiteurs les fastes de l'histoire de la vieille capitale, leur réservent tout le charme d'un art délicat.

Pierre MAROT,

Archiviste de Meurthe-et-Moselle,
Directeur du « Pays Lorrain ».

UN PEU DE TOUT

Saint-Pol-Roux et le calvaire de Tréhou

Pour honorer le cimetière belge de Maissin où dorment quatre mille soldats bretons et vendéens, un comité a eu l'idée d'y faire transporter un des plus vieux calvaires de Tréhou. Et, nous disent les *Nouvelles Littéraires*, au cours de la cérémonie, M. Massé, poète lui-même, a lu un beau poème en prose de Saint-Pol-Roux.

Le poème s'intitule : « Le Pèlerin de pierre » et Saint-Pol-Roux y fait parler le calvaire :

« Dans la besace de mon cœur entr'ouvert par la lance, j'avais mis vos cœurs, ô fiancées, mères et veuves qui, depuis, s'émouvent en mon flanc comme un peuple d'oiseaux dans un huisson de lande. »

Et le calvaire raconte son voyage à travers la France jusqu'au moment où il atteint la Belgique.

■ ■ ■ ■ ■

Les Statues du pont des Saints-Pères

On sait que le pont des Saints-Pères sera élargi cet hiver.

Or, on dit que l'architecte chargé des travaux de l'élargissement aurait déclaré que « les statues sont un non-sens, qu'elles ne seront plus à l'échelle, qu'il n'en veut point et qu'il les supprimera ». Pourtant d'aucuns estiment, non sans raison, que les quatre statues qui ornent les angles du pont continuent on ne peut mieux l'architecture de Lefuel et la série des figures de la place de la Concorde.

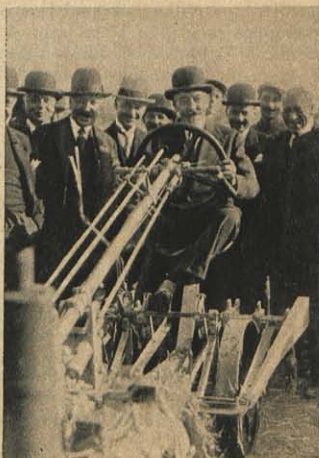
Ces quatre statues datent de la construction du pont. Elles ont été faites pour lui. Il serait donc souhaitable de les conserver.

Elles ont pour statuaire Louis-Mesidor-Lebon Petitot, membre de l'Institut (1794-1862), et représentent l'Abondance, l'Industrie, la Seine et la Ville de Paris. Le pont a été construit par l'ingénieur Polonceau ; en novembre 1834, il était ouvert aux piétons et aux visiteurs, après avoir été inauguré solennellement par Louis-Philippe. Il fut tout d'abord appelé pont du Louvre et, plus tard, pont du Carrousel. A partir du 13 mars 1837, il appartient à une société anonyme qui prélevait un droit de péage. Ce droit fut racheté par la Ville de Paris en 1850.

■ ■ ■ ■ ■

Exposition de Motoculture

A Essonnes, près de Corbeil, a été inaugurée l'Exposition internationale de Motoculture. Il y avait là non seulement les agriculteurs de la région, mais aussi de nombreuses personnalités s'intéressant à la culture mécanique. On pouvait voir sur ce plateau d'Essonnes les machines agricoles les plus modernes et les tracteurs les plus divers. M. Albert Dalimier, ministre du Travail, qui avait inauguré l'Exposition, ne s'intéressa pas seulement aux machines agricoles présentées, il prit même plaisir à expérimenter lui-même une moto-charrue. Auparavant, organisateurs et exposants avaient été réunis en un banquet, à Corbeil, pendant lequel on se réjouit du succès de l'Exposition.



(Phot. Wide world.)
M. Dalimier expérimente une machine.

Mlle Eva Curie, auteur

Mlle Eva Curie, la fille des grands savants, va débiter au théâtre, comme auteur. Au cours de son dernier voyage outre-Atlantique, M. Henry Bernstein avait été frappé par l'œuvre de deux dramaturges américains, MM. George S. Brooks et Walter B. Lister. Cette pièce, intitulée « Spread Eagle », eut, aux États-Unis, un grand succès.

M. Henry Bernstein a rapporté la pièce en France et Mlle Eva Curie a bien voulu se charger de l'adapter. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'une simple traduction littérale. Cette adaptation, en certains endroits, équivaut à une véritable création.

■ ■ ■ ■ ■

La Croisière du « Surcouf »

Le *Surcouf*, le plus grand sous-marin de la flotte française, a commencé sa première croisière. Elle aura environ 5.000 milles et aura une durée de 38 jours. Le *Surcouf*, après s'être rendu directement à Casablanca, ira ensuite à Konakry, visitera la côte de Guinée, puis ralliera Dakar et, éventuellement, fera une relâche de 24 heures à Agadir.

■ ■ ■ ■ ■

Les métiers qui rapportent

Lorsqu'il s'agit de gagner, dans un temps très court, de fortes sommes d'argent, quelques artistes et quelques professionnels peuvent rivaliser avantageusement avec les rois de la finance.

Le ténor anglais John Mc Cormack demanda 180.000 francs pour une seule émission radiophonique dans un studio de New-York. En 1930, Chevalier fut engagé pour deux semaines par un impresario anglais ; il reçut plus d'un million pour une tournée outre-Manche.

La chanteuse Emma Destin toucha un cachet de 250.000 fr. pour un seul air de *Mignon*. La représentation ne dura que cinq minutes. Il est vrai que la scène était une cage où évoluait un groupe de lions tenus en respect par un dompteur...

Le grand matador Machaquito, en cinq années, amassa 45 millions.

Les jockeys les plus favorisés gagnent plus d'un million par an. Aux États-Unis, un bon joueur de base-ball gagne 15.000 francs par mois. Red Grange, excellent joueur de football-association, s'est vu remettre 10.000 dollars pour une heure d'exhibition, à New-York, et 30.000 pour un match à Chicago.

Le metteur en scène Edwin Carew offrit un demi-million à la reine de Roumanie pour qu'elle consentit à faire une brève apparition au cinéma, lors des prises de vue de *Résurrection*. La souveraine refusa.

■ ■ ■ ■ ■

La Bibliothèque de l'Opéra

Se fait-on une idée exacte de l'importance de la bibliothèque de l'Opéra ? Pas toujours.

On trouve là plus de dix mille dessins de costumes, des portraits d'artistes, les maquettes des décors de chaque pièce jouée depuis 1875, les livres et les estampes offerts au théâtre ou acquis par lui, les papiers relatifs aux administrations qui se sont succédé depuis deux cinquante ans à l'Académie royale, puis impériale, puis nationale de Musique.

La riche bibliothèque musicale possède les partitions, publiées ou inédites, des opéras et ballets représentés depuis 1671.

La bibliothèque littéraire, consacrée à l'art dramatique et musical, se compose de trente mille volumes et brochures, et de plus de soixante mille estampes de costumes civils, religieux, militaires, costumes de théâtre et travestissements, — et, notamment, les dessins originaux exécutés pour les opéras et ballets représentés après l'an XII ; — une collection, enfin, de quatre cent trente-huit dessins de costumes exécutés par Boucher et Watteau et provenant du dépôt des Menus-Plaisirs.

Le musée est devenu insuffisant. Un grand nombre de documents d'une valeur incomparable restent enfermés, faute de place, dans des caisses.

GULLIVER.

LE JUBILÉ D'ÉDOUARD BRANLY

Le 23 octobre, Edouard Branly, l'inventeur du « cohéreur », organe principal de la télégraphie sans fil, entrera dans sa quatre-vingt-neuvième année. Or, en 1882, l'illustre physicien, que ses travaux n'enrichissaient guère, crut devoir passer sa thèse de doctorat en médecine. C'est ce cinquantenaire que, sur l'initiative du professeur Dartigues, des médecins de France ont décidé de commémorer en fêtant le « Jubilé médical » du grand savant français.

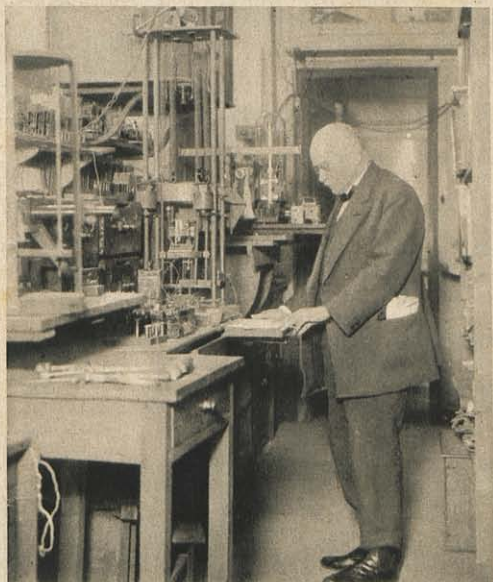
Une des principales qualités d'un savant est, à coup sûr, le désintéressement. Ce fut une des vertus de Branly. Travailleur infatigable, il n'essaya jamais de ménager ses merveilleuses découvertes qui ont servi à édifier tant de fortunes. Il connut toute sa vie une situation presque voisine de la gêne, et, pour assurer l'existence des siens, il passa en 1882 sa thèse de doctorat en médecine sur : « Le dosage de la matière colorante du sang, par le spectrophotomètre à lumière polarisée. » Ce travail important démontrait que la matière colorante du sang est identique chez les différents vertébrés, et que le spectre de l'hémoglobine est identique du cheval à la carpe. Il exerça la médecine rue Boursault, puis rue Andrieux, et il put, grâce à son art, élever dignement sa nombreuse famille.

On sait que Branly sortit le premier de l'Ecole Normale Supérieure en 1868, et qu'il exerça pendant quelques mois le professorat à Bourges. Il revint à Paris et fut nommé chef des travaux pratiques de physique à la Sorbonne. Reçu docteur ès sciences en mars 1873, il devint directeur-adjoint du Laboratoire. En 1876, à la suite de la proclamation de la liberté de l'enseignement, le professeur Branly quitta la Sorbonne pour la chaire de physique générale à l'Institut Catholique de Paris. Il prit alors possession du laboratoire qu'il occupe encore aujourd'hui. On se rappelle l'expérience faite au laboratoire de la rue de Vaugirard : tandis que les ondes électriques étaient émises par un aide placé dans l'amphithéâtre de l'Institut Catholique, Edouard Branly, dans son laboratoire, situé de l'autre côté de la cour, à plus de vingt mètres de distance, notait sur un galvanomètre leur action à distance sur son tube à limaille, le fameux radio-conducteur, origine de la découverte de la télégraphie sans fil. Si bien que, lorsque Marconi, en 1899, transmit son premier télégramme sans fil de Douvres à Wimereux, ce fut pour écrire au savant Français : « Marconi envoie à M. Branly ses respectueux compliments à travers la Manche, ce beau résultat étant dû en partie aux travaux remarquables de M. Branly. »

Après avoir ainsi contribué à la mise au point de la T. S. F., le grand physicien, chercheur acharné, étudia la commande d'effets à distance sans fil de ligne, qui constitue la télémechanique sans fil. Il présenta, le 30 juin 1905, au Trocadéro, dans des expériences mémorables, le résultat de ses recherches et actionna à distance : 1° un groupe de lampes électriques, qu'on alluma et éteignit ; 2° un ventilateur à ailettes ; 3° un électro-aimant susceptible de soulever ou de laisser tomber un boulet de fonte et un pistolet chargé faisant feu au commandement.

Branly inventa, en outre, des appareils de sécurité contre les perturbations accidentelles et contre les perturbations ininterrompues. Il reçut en 1898 le

prix Houllé, en 1900 le Grand Prix de l'Exposition Universelle, et partagea en 1903, avec Mme Curie, le prix Osiris. Lauréat de la Société d'Encouragement à l'Industrie Nationale en 1910, nommé membre de l'Académie royale de Belgique, puis membre de l'Institut en 1911, Branly fut fait chevalier de la Légion d'honneur le 16 août 1910, officier le 30 sep-



Edouard Branly dans son laboratoire. (Phot. Wide World.)

tembre 1920, commandeur le 1^{er} octobre 1923 dans la promotion Pasteur.

L'homme privé est un modèle de toutes les vertus qui illustrèrent les grands noms de l'antiquité. Rien ne compte pour l'illustre vieillard, que la tâche quotidienne à laquelle il s'astreint sans un moment de répit ; on peut le voir, malgré ses 88 ans, arriver à son laboratoire dès 7 heures du matin, en sortir à midi, y revenir vers 14 heures pour le quitter souvent à 20 heures. Selon sa propre expression, il n'a pas de méthode de travail puisqu'il travaille tout le temps. Et je me souviens encore de la réponse qu'il me fit lorsque, dans son modeste laboratoire, où j'étais allé l'interviewer, je le complimentais sur l'énergie qu'il avait toujours déployée et la volonté qui n'avait cessé de l'animer :

« — Mais, mon ami, quand on doit gagner sa vie, il faut bien se donner un peu de mal ».

Henry RÉGNIER.

CHERCHEURS D'OR EN GUYANE

Nos lecteurs n'ont pas oublié les curieux renseignements que notre collaborateur, Jacques Perret, de la mission Monteux Richard, leur a récemment donnés (n° du 15 septembre) sur les Indiens Emérillons. Aujourd'hui c'est la vie, harassante et fiévreuse, des chercheurs d'or des rivières guyanaises qu'il va leur dépeindre.



Campement des mineurs sur les territoires à exploiter.

« ... La couche était à plus de cinq pieds, mais c'était du beau quartz bien blanc, bien propre qui pesait lourd dans la batée... Je lave... rien, pas un ouï. Je fais encore trois trous, un peu plus haut, toujours rien. Mais un beau matin je vois un Barbadien s'installer en face de moi, avec deux ouvriers : c'était un nouveau venu dans les bois et qui n'avait seulement jamais vu la couleur de l'or. Il fait un trou au hasard, entre les deux derniers que j'avais creusés, et il me tire, sous le nez, un demi-baril de pépites en huit jours...

« Eh ouï ! l'or se fiche des vieux mineurs, il se montre où cela lui plaît et le plus fin prospecteur n'a jamais plus de science ni plus de flair que l'apprenti. Sa seule supériorité est qu'il sait marcher dans le bois. Te rappelles-tu cet homme de Sainte-Lucie qui était tombé sur une roche, juste le jour où il allait s'en retourner ? Fou de joie, il descend chercher des vivres, mais il n'a jamais pu retrouver son tracé. Il a fouillé les bois pendant deux mois puis il est allé mourir de fièvre, d'épuisement et d'émotion, quelque part sur le Maroni... »

Ainsi parlent, dans leur accent puéril, deux mineurs créoles accroupis au fond d'un canot qui les emporte lentement à l'acahout vers les placers. Les canotiers nègres payaient sans entrain contre le courant qui résiste et, sous un soleil de plomb qui jette des reflets métalliques sur leur peau noire. Dans huit jours peut-être, si la pirogue a vaincu les rapides sans trop de dommages, le canot mettra le cap sur la rive droite, passera le petit poste de douane, extrême et fragile manifestation de l'administration coloniale, puis s'engagera enfin dans les eaux fameuses de l'Inini.

Au seul nom de cette rivière célèbre mille anecdotes surgissent à la mémoire de nos deux prospecteurs. Il n'est pas un vieux mineur guyanais, pas un jeune petit créole qui n'ait la tête farcie de toutes les légendes de l'Inini. Certes, le nom de cet Eldorado ne jouit-il pas du prestige universel du Klondyke. de

l'Alaska et de la Californie, il n'a point suscité de littérature populaire, ni inspiré de films à épisodes, et la « ruée » dont il fut l'objet n'a guère vidé que la côte guyanaise et les Antilles.

— Mon père m'a raconté qu'il y avait une femme qui vendait un demi-quart de tafia pour un seau de couche qu'elle allait laver dans la crique, au pied de son carbet. Un soir elle fit trois cents grammes...

— A la tombée de la nuit il y avait dans la crique plus de monde que dans Cayenne et dans Saint-Laurent réunis, et plus d'or dans les poches que de billets dans les coffres de la banque de la Guyane.

— Mais ça ne valait pas encore le Carseve ! Il y avait là de quoi rendre fous, criminels ou millionnaires tous les mineurs des Antilles, si la fièvre, les marais, la faim ne les avaient déjà tués. Cette masse de boue et de paillettes appartient maintenant au Brésil qui en a interdit l'exploitation. Que l'interdit soit levé et nous reverrons la ruée. Tous les miséreux comme nous, qui gagnons à peine nos deux grammes d'or pour ne pas mourir de faim, se précipiteront dans les marécages suffocants et chercheront sous les cadavres de leurs aînés les pépites qu'ils ont laissées...

On peut compter sur les doigts le nombre d'aventuriers blancs qui ont pris part à ces grandes découvertes guyanaises. Il semble que l'air humide des bois leur soit moins propice encore que les glaces de l'Alaska et que la forêt guyanaise soit un séjour réservé aux seuls hardis créoles rompus aux traîtrises du climat. Remonter le Yukon est pourtant une tâche au moins aussi périlleuse que remonter le Maroni, et si le travail dans les bois croustillants et tièdes est épuisant et rude, il n'est guère plus facile, je pense, dans les solitudes glacées du Grand Nord.

Le canot s'est arrêté au bord d'une petite crique et le magasinier reçoit les deux mineurs, ses amis, selon la tradition, c'est-à-dire en préparant un « punch » national : un peu de sucre, un peu d'eau et beaucoup de tafia. On échange des nouvelles : danse-t-on tou-



Il reste quelques paillettes d'or à se partager.

jours le samedi soir à Saint-Laurent ? L'or ne va-t-il pas augmenter ? Où en sont les élections ? Et ici, comment va le travail dans les chantiers ? Petit-Louis fait-il toujours ses quatre grammes par jour ? Bouc n'a-t-il pas encore construit un nouveau « long-tom » ?

— Nous, nous allons voir quelque chose du côté d'Eau-Claire. Tout a été lavé là-bas, mais il y a du repassage à faire. On pourra s'en tirer, si le bon Dieu veut. »

Ils repartent le lendemain, heureux d'avoir repris contact avec les copains, heureux de se sentir parmi ces rivages familiers qui rappellent à chaque instant une histoire tragique ou plaisante. En passant devant les petits établissements de mineurs, ils interpellent joyeusement les femmes qui rient avec éclats sous leurs madras bariolés.

Les voici au terme de leur navigation. Ils ont abordé sur une rive bordée de cinq ou six cases et constaté que l'or ne semble pas peser lourd dans les poches des habitants. Munis de quelques jours de vivres, scrupuleusement payés en or sur le trébuchet du magasinier, ils donnent sur le tranchant de leur sabre un dernier coup de lime, assurent sur leurs épaules un lourd fardeau ficelé de lianes et s'engagent dans la forêt. Ils marchent à belle allure car le tracé est déjà ouvert qui les conduit sans hésitation, comme par un étroit couloir tapissé de lianes et s'engagent vers les premiers chantiers : un trou dans l'épaisse forêt, une sorte de puits de sombre verdure où le soleil apporte, quelques heures par jour, un peu de santé et de gaieté. Il y a là trois « carbets », trois cabanes couvertes de feuillage où pendent des hamacs vides. Les hommes sont à côté, travaillant dans la boue et les femmes soufflent sur le feu où se préparent le riz et la morue salée.

Il n'y a que deux petits chantiers : deux tranchées profondes, luisantes de glaise où chaque coup de pelle a laissé sa trace, deux *long-tom* de planches équarries, où les mineurs malaxent la terre qui paye. Le soir, après un ultime et soigneux lavage, le contenu de la boîte à production est versé dans une batée, et c'est alors que les mineurs les plus blasés, les cœurs les plus endurcis aux émotions, les plus émoussés par l'abus des déceptions, sentent renaître les espoirs qui sommeillaient seulement. A vue d'œil, ils estiment la récolte :

— Comme d'habitude... trois grammes et quatre ou cinq décis. Vous espérez faire beaucoup plus là où vous allez ?

— Qui sait ? Nous allons du côté d'Eau-Claire. Toutes les criques sont lavées mais on a dû en laisser.



Souvent les filles des mineurs quittent le campement et s'exercent à la manœuvre de la batée.



Une des opérations du lavage de la terre.

dans le fusil. Et puis, vers trois heures, il y a la pluie qui se met à tomber, comme tous les jours, à peine

Heureusement, deux vieux mineurs ont vite fait de construire un carbet et d'allumer un feu. Tout devient alors plus facile et, les membres étant dorlotés par les plis du hamac, l'imagination peut sourire à nouveau de tous ses rêves dorés. Demain, sitôt le café bu, on ira sur la crique, cette vieille crique qui paya jadis si largement et qui réserve encore peut-être, pour le chercheur obstiné, une poche bien garnie.

En quelques coups de sabre ils ont taillé des manches pour leurs outils et les premières pelletées de terre grasse et lourde voltigent bientôt par dessus leurs épaules. Ils s'excitent au travail à mesure que la fatigue approche. Ruisselants de sueur ils brandissent pelles et pioches, rageusement, contre cette terre capricieuse tour à tour avare et prodigue. Les eaux d'infiltration, qu'il faut épuiser sans relâche, ralentissent maintenant le travail et les pieds barbotent dans une boue gluante.

Pour continuer à besogner dans le trou, profond déjà de trois mètres, il a fallu couper les manches de pelles. L'air est pesant, tiède et moite, les muscles s'amollissent et les reins se raidissent. Enfin le quartz a grincé sous la pelle et la batée est vite remplie de ce sable mystérieux qui va bientôt livrer son secret.

Accroupi au bord de la crique, le vieux mineur triture les graviers et, saisissant son outil par les bords, il exécute la série des mouvements rituels qui doivent éliminer les matières stériles par le seul jeu combiné de la pesanteur et des remous.

La batée est un vaste plat ou plutôt une sorte de cuvette en fer blanc ou en bois. En bois, elle est en forme de calotte hémisphérique et faite d'une seule pièce, à la main ou au tour, dans un tronc d'arbre.

Nous en trouvons encore un peu, si le bon Dieu veut.

Ils sont partis le lendemain à l'aube. Mais comme il fallait couper la ligne au sabre, ils avançaient lentement, il faut se battre contre les branches, contre les lianes, surtout, qui se débloquent sous le sabre, s'emmêlent dans les pieds, cinglent la figure et se prennent

Elle a l'avantage de se tenir sur l'eau, et, sous ce rapport, est préférable à celle en fer. Le mineur la remplit à moitié de la terre et du sable dont il veut reconnaître la richesse, et il plonge le tout dans l'eau. Alors il exécute rapidement, en tenant la batée des deux mains, une série de mouvements oscillatoires à droite et à gauche, en avant et en arrière et quelquefois fait tourner la batée dans l'eau sur elle-même autour de son axe vertical. Puis il incline la batée. L'eau entraîne peu à peu toutes les matières légères, d'abord celles qui restent en suspension, terres ou argiles, puis celles un peu plus lourdes, petits cailloux, graines de quartz ; il ne reste bientôt plus que les matières les plus lourdes : gros grains de quartz, oxyde de fer — qui est attirable à l'aimant — et paillettes d'or reconnaissables à la couleur. On sépare avec la main les grains pierreux ; l'oxyde de fer, s'il est abondant, s'enlève avec le barreau aimanté, et bientôt les paillettes, les aiguilles et la poudre d'or apparaissent parfaitement isolées. Quand le nombre des paillettes est appréciable, on dit que la terre « paye bien » ou qu'on a fait un « bon prospect ».

Cependant notre homme s'est redressé, les yeux fixés sur le fond de la batée. Quelques étincelles ont jailli, mais le vieux mineur hoche la tête :

— Ça peut donner trois ou quatre grammes en travaillant bien, dit-il. Ici, ça ne vaut rien, nous sommes trop loin, la nourriture est à deux journées de charroi. On va faire un autre trou plus haut...

... Ainsi vont les chercheurs d'or, les « bricoleurs » guyanais, par les bois monotones et le long des criques boueuses, tremblants de fièvre, harcelés par la faim, usés par la fatigue, mais sans cesse ranimés par le souvenir de celui-ci qui « fit quarante kilos en huit jours » ou de celui-là « qui a planté sa pioche dans une poche de pépites ».

Jacques PERRET.



Mineur appréciant l'importance des paillettes d'or.



L'opération la plus longue et la plus délicate est celle du lavage de la terre et du sable dans lesquels on espère découvrir des paillettes.

CE DONT ON PARLE

A Kembs, sur le Rhin

Les ouvrages de Kembs, sur le Rhin, en aval de Bâle, qui viennent d'être inaugurés, étaient souhaités et attendus depuis longtemps. En effet, le Rhin, cette grande voie internationale, a un régime des plus variables. Son débit normal de 1.000 mètres cubes à la seconde, tombe à 380 mètres cubes à l'étiage — c'est-à-dire au moment du plus grand abaissement des eaux — pour passer à plus de 2.000 mètres, et même 3.000 en période de crue. Présentant de nombreux méandres, son cours se modifiait sans cesse et les crues détruisaient tous les endiguements. On avait déjà entrepris des travaux pour régulariser le cours du Rhin, dans la partie en aval de Strasbourg. Mais de cette ville à Bâle, le trafic continuait à dépendre du capricieux débit du fleuve, si bien que la navigation était interrompue pendant plusieurs mois. C'est pour remédier à ce grave inconvénient que l'ingénieur alsacien, M. René Koechlin, a conçu, et exécuté, ce magnifique projet d'un canal latéral au Rhin, canal dont le barrage de Kembs vient d'être inauguré.

■ ■ ■ ■ ■

La Rentrée des Tribunaux

La rentrée des tribunaux a, cette année, paru plus solennelle encore. La principale cérémonie de cette journée de réouverture fut l'audience solennelle tenue à la première Chambre de la Cour d'Appel. Or, aussitôt qu'il eut annoncé l'ouverture de l'audience, le premier président Dreyfus se leva et dit : « Messieurs, il y a un an, M. le Président Doumer nous faisait l'honneur d'assister à l'ouverture de nos travaux. Levons-nous et consacrons une minute de silence en hommage à la mémoire du vénéré chef d'État disparu. »

Et, dans cette haute salle, ce fut un spectacle particulièrement émouvant que toutes ces personnes debout et observant strictement la minute de silence.

■ ■ ■ ■ ■

Un jeu qui n'est pas nouveau : le yo-yo

Dans le *Larousse du XX^e siècle*, on trouve cette définition : « EMIGRETTE, n. f. (de émigré), ce jeu était en vogue au moment de l'émigration française. Jouet consistant en un disque de bois, d'ivoire, etc., qui monte et descend le long d'un cordonnet. »

On en peut déduire que l'émigré, c'est, tout simplement, le yo-yo.

Une visite au musée Carnavalet, qui conserve quelques émigrés, suffit pour s'en convaincre.

Ainsi, le yo-yo n'est pas du tout d'origine américaine, comme certains le prétendent. De même que, jadis, le diablo, c'est un vieux jouet bien français qu'un habile lancement a remis à la mode en lui attribuant une naissance transatlantique. De même le croquet, le tennis, le football, le basket-ball, le bowling, etc., étaient, sous d'autres noms, pratiqués par nos pères, et nous sont revenus d'outre-Manche affublés d'autres noms.

■ ■ ■ ■ ■

Un monument à Le Goffic

Les Amis de Charles Le Goffic, désireux de perpétuer son souvenir en sa ville natale, Lannion, ont constitué un comité sous la présidence de Jean-Julien Lemordant. L'exécution du monument a été confiée au sculpteur Jean Boucher, compatriote de Charles Le Goffic.

Parmi les livres de Ch. Le Goffic, on peut rappeler *La Littérature française aux XIX^e et XX^e siècles* (1), ouvrage non seulement des mieux compris, mais aussi des plus précieux à consulter. Il ne se borne pas aux grands noms de la littérature. Il présente le mouvement littéraire dans toute sa richesse et sa complexité, en y mettant à leur place la multitude des auteurs secondaires. Plus de 1.800 noms sont cités. Et l'on donne à la fin de chaque chapitre des textes aussi représentatifs que possible des principaux écrivains.

Pitié pour les huîtres !

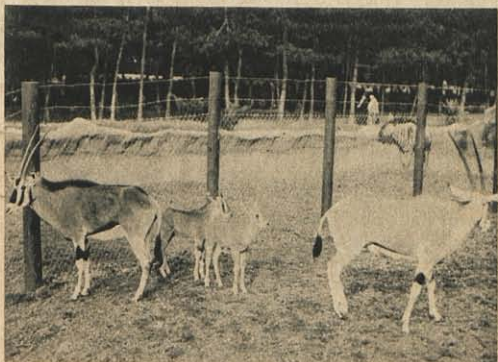
On mande d'Atlantic City qu'une doctoresse, Mme Vera Koehring, vient d'adresser à l'Association Nationale de pêche une requête pour que l'on évite, désormais, de faire souffrir les huîtres.

La charitable doctoresse voudrait qu'avant d'être ouvertes les huîtres fussent anesthésiées. Une solution de bioxyde, d'acide lactique et d'acide borique constituerait, paraît-il, un anesthésique grâce auquel les délicieux mollusques descendraient sans souffrance dans le gosier des gourmets.

■ ■ ■ ■ ■

Trois naissances au « Zoo »

Le « Zoo » de Vincennes, cette vaste succursale du Jardin des Plantes, a célébré trois naissances : celles d'un élan du Cap et de deux antilopes du Tchad. C'est un fait assez rare et intéressant. Cela prouve que certains animaux sauvages finissent par s'acclimater, puisque non seulement ils vivent volontiers dans ce joli coin des environs de Paris, mais qu'ils y accroissent leur petite famille.



(Phot. Wide World.)
Les antilopes du lac Tchad au "Zoo"

■ ■ ■ ■ ■

La Bergerie nationale de Rambouillet

C'est à 900 mètres du château de Rambouillet qu'elle se trouve, à l'ombre des frondaisons du parc.

Elle fut créée dans un pavillon de la ferme de Louis XVI, en 1786, par les ordres de Tessier Trudaine, d'Angivilliers et Daubenton, conseillers du roi. Le 12 octobre de ladite année, on y installa 318 brebis et 12 béliers mérinos d'élite que l'on avait fait venir de la province espagnole de Léon. La bergerie fut agrandie et modernisée sous le premier Empire. Elle comptait alors 66.000 sujets de race et 3 millions de moutons. Le 30 décembre 1921, un arrêté créait une École saisonnière de bergers, qui devenait, en 1926, l'École technique professionnelle permanente de bergers. En 1932, un Centre d'apprentissage agricole était annexé à la bergerie nationale.

L'école comprend : 1° la Bergerie nationale : 100 béliers et 300 brebis mérinos, prototypes du mouton à laine, qui sont vendus aux nations du monde entier ;

2° L'école de bergers : douze à vingt jeunes gens, venus de tous les coins de la France, et qui désirent servir comme bergers restent dix mois à l'école. L'école de bergers comprend, en outre, des stagiaires envoyés par l'Union ovine. Ces jeunes gens passent 45 jours à l'école, en août et septembre, font un stage chez un éleveur et passent un examen avant d'être diplômés ;

3° Le Centre d'apprentissage agricole, qui a pour but de former des hommes capables de diriger une exploitation rurale. Les apprentis restent trois années comme internes.

(1) Larousse, éditeur.

LA TÉLÉVISION

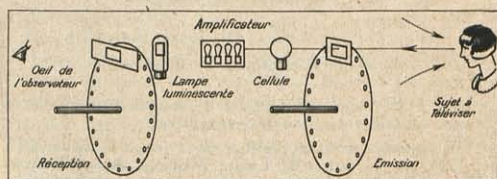
Le but de la *télévision*, c'est de transmettre à distance une image vivante, de faire assister un spectateur en dépit des distances, à des scènes qui se déroulent loin de lui. En cela la télévision diffère de la téléphotographie et de la télécinématographie, transmission à distance de photographies, de personnages ou de scènes. Mais le principe de cette transmission reste le même.

Si depuis longtemps la télévision a été imaginée, sa réalisation a demandé de longs efforts. La substitution d'un œil perfectionné à l'œil humain a été conçue vers 1875 après la découverte des propriétés photoélectriques du sélénium. En 1882 le Polonais Nipkow proposa avec son fameux disque percé en spirale tout un système. Maurice Leblanc, vers la même époque, indiquait un procédé d'analyse au moyen de deux miroirs oscillants. Citons enfin les travaux de Marcel Brillouin (1890), du Suédois Ekström, etc...

Les méthodes de télévision s'inspirent toutes du principe dit du balayage.

Un système explorateur à l'émission balaie successivement toutes les parties de l'objet à transmettre. Chacune de ces parties est transmise au moyen de signaux représentant tous les points de l'objet. À la réception, un système reproducteur fonctionnant en *synchronisme* avec le système explorateur reconstitue point par point l'image transmise. Pour que la sensation visuelle soit continue, il suffit que les visions successives des différents points de l'image ne soient pas séparées par un intervalle de temps supérieur à la durée de l'impression rétinienne, qui est de l'ordre de $1/10^{\circ}$ à $1/16^{\circ}$ de seconde.

Cette limitation de durée est une des difficultés pratiques de la télévision.



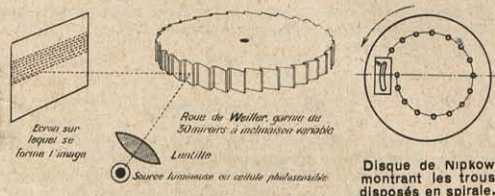
Principe de la télévision.

Exploration de l'image

Les différents systèmes utilisés pour l'exploration de l'image sont le disque tournant et les miroirs oscillants. Le disque de Nipkow est un disque opaque percé de trente trous de petite dimension disposés le long d'une spirale de telle sorte qu'à aucun instant on ne peut voir une surface élémentaire de l'objet par plus d'un trou. À chaque tour du disque le sujet se trouve balayé sur toute sa surface par une série de trente lignes lumineuses que trace successivement le faisceau lumineux en traversant chacun des trous. Le disque fait douze tours à la seconde. Un tour s'effectue en $1/12^{\circ}$ de seconde, temps admissible pour donner à l'œil l'impression d'un éclairage continu.

Dans le système Barthélémy notamment, au lieu d'un disque vertical à trous, l'inventeur emploie la roue de Weiller à miroirs oscillants. C'est un tambour horizontal de 40 centimètres de diamètre et de 5 centimètres d'épaisseur dont la tranche est garnie de trente miroirs juxtaposés, diversement inclinés. Une lampe émet un point lumineux qui, recueilli successivement par chacun des miroirs, est renvoyé sur le sujet qu'il balaye avec une très grande rapidité.

Les arcs de cercle d'exploration et de synthèse du disque de Nipkow sont alors remplacés par trente



Principe de roue à miroir de Weiller.

droites successives dans l'espace de $1/16^{\circ}$ de seconde. Chaque ligne est tracée en $1/500^{\circ}$ de seconde et la précision du balayage permet d'apprécier des détails éclairés pendant moins de $1/50.000^{\circ}$ de seconde. Plus ces lignes sont rapprochées, plus l'image à transmettre gagne en lumière et en précision. Il suffit d'augmenter le nombre des miroirs ; la vitesse de rotation de la roue correspond à la cadence de vision des images. Ce dispositif est employé surtout dans les appareils industriels.

Derrière le disque ou la roue de Weiller sont des cellules photoélectriques impressionnées successivement par tous les points de l'objet à téléviser.

La cellule photoélectrique transforme en vibrations électriques les vibrations lumineuses. Elle donne naissance à un courant électrique dont l'intensité se module proportionnellement à l'intensité lumineuse de chaque point. Ce courant faible est amplifié par un système de lampes amplificatrices de T. S. F.

Il faut que l'objet à téléviser émette assez de lumière pour impressionner la cellule photoélectrique à l'aide du système analyseur.

Éclairage de l'image à téléviser

Pour la prise de vues à téléviser deux méthodes sont utilisées. Dans l'une, dite directe, l'objet ou la scène à téléviser, est éclairée par une lumière constante et c'est la cellule elle-même qui explore l'image point par point. Ce système exige un éclairage très violent de l'objet ou de la personne à téléviser.

On préfère employer la méthode indirecte, dite du spot volant. Le sujet à téléviser étant placé dans l'obscurité est exploré à l'aide d'un pinceau lumineux mobile, puissamment concentré, permettant d'illuminer point par point chaque élément de sa surface.

La lumière réfléchiée par chaque point permet d'impressionner la cellule et l'objet n'est plus éclairé en totalité. L'éclairement local est très intense, mais il dure peu de temps. Ce système permet d'utiliser une source de lumière relativement faible, grâce à la possibilité d'installer plusieurs cellules en parallèle. Malheureusement il est impraticable, en dehors de studios aménagés spécialement.

Réception

A la réception, en principe, une source lumineuse est modulée par les courants d'émission, le poste de réception devant restituer les vibrations lumineuses du départ. Dans le système Barthélémy, il y a une lampe réceptrice au néon, dont l'intensité lumineuse varie instantanément et proportionnellement au courant électrique reçu (c'est-à-dire à l'éclairement de la cellule photoélectrique exploratrice). Le balayage de synthèse s'effectue par un disque de Nipkow à trente trous analogues à celui décrit pour l'émission. Il tourne horizontalement au-dessus de la source lumineuse modulée.

Le synchronisme

Ce disque doit tourner à une vitesse rigoureusement égale à celle du tambour à miroirs de l'émission (système Barthélémy), à moins de $1/5000^{\circ}$ de seconde près.

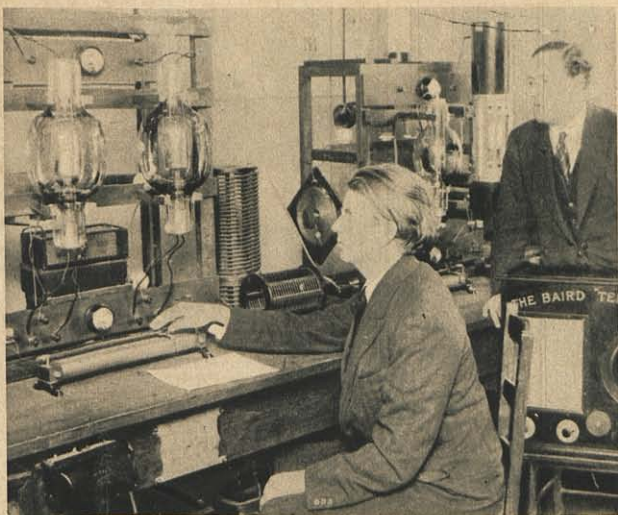
Ce synchronisme, très difficile à obtenir, est réglé automatiquement. Dans le procédé, dit de la *roue phonique*, on réalise à la station émettrice un mouvement périodique que l'on traduit, au moyen d'un induit en courant alternatif de même fréquence. A la station réceptrice, ce courant, appliqué à un inducteur, fait tourner une roue dentée d'une manière continue et synchrone.

Barthélémy envoie un signal consistant en un top très bref et puissant exactement entre la fin d'un balayage et avant le commencement du suivant à l'émission (avec une précision de $1/20.000^{\circ}$ de seconde). Ce top est utilisé pour créer un courant alternatif puissant servant à entraîner le disque du récepteur. On arrive à une précision de $1/10.000^{\circ}$ près.

Il faut que la lampe réceptrice ait une intensité assez grande pour permettre la reproduction de l'image télévisée sur un écran.

Intensité lumineuse à la réception

Si, au départ, il suffit d'une intensité lumineuse capable d'impressionner point par point la cellule photoélectrique qui reçoit et utilise isolément la lumière réfléchiée diffuse que lui envoie le point, à l'arrivée, il n'en est plus de même. Si nous employons ici un point lumineux qui, par l'intermédiaire d'un nouveau disque tournant au même rythme que celui du départ, balaye un écran où il trace l'image, la lumière de ce point se répartit pratiquement sur toute



M. Baird devant un transmetteur de télévision envoie son image de Londres à New-York. (Phot. Wide World.)

la surface que notre œil perçoit d'un seul coup. Pour avoir une image brillante, il faudrait donc employer une unité lumineuse d'une intensité considérable. La solution généralement adoptée consiste à envoyer directement le rayon lumineux dans l'œil du spectateur, mais on restreint le champ de vision. Quelques spectateurs seulement peuvent contempler la scène...

Pour combattre cette insuffisance de l'éclairage, on a proposé l'utilisation de disques à lentilles ou à surfaces réfléchissantes et l'emploi de roues à miroirs au lieu de disques.

On a utilisé aussi des lampes à arc très puissantes.

Baird, lui, utilise un écran lumineux constitué par 2.100 petites ampoules de lampe de poche reliées à un commutateur tournant. Ce commutateur est divisé en 30 segments correspondant aux 30 trous du disque de départ. Chaque segment est relié à une ligne horizontale de 70 lampes.

Quand le commutateur tourne synchroniquement avec le disque de départ, il recueille successivement les 70 courants correspondant aux 70 points formant une des trente lignes lumineuses tracées sur le sujet balayé. Chacun de ces courants allume la lampe correspondant au point lumineux qui l'a engendrée. Tout le tableau est allumé dans $1/12^{\circ}$ de seconde, et l'on perçoit une image animée. Ces petites lampes produisent une lumière très intense.

D'autres systèmes sont à l'étude. On cherche à l'heure actuelle un procédé de réception n'utilisant aucun moyen mécanique pour le balayage de l'écran récepteur et reconstituant l'image télévisée par des moyens uniquement électriques (exploration cathodique, tube de Braun).

Si la télévision n'est pas encore entrée dans le domaine vraiment pratique, les progrès réalisés ces derniers temps permettent d'espérer que cette réalisation est proche.

Jean HESSE.



AVENTURES TROPICALES

RÉCIT INÉDIT D'UNE EXPLORATION DANS LE HAUT-AMAZONE

(Suite) ⁽¹⁾

Il finit par retrouver la bête au plus profond des broussailles où elle s'était couchée pour mourir.

Traquée dans son ultime repaire, la bête se leva pour faire face à son nouvel ennemi.

Gavion, armé de sa solide macana en bois de fer, lui'en enfonça, avant qu'elle ne bondit, les deux terribles pattes en avant, l'extrémité pointue dans la gueule avec tant de force qu'elle pénétra dans les entrailles. La terrible mâchoire eut encore la force de broyer l'arme meurtrière, puis se referma pour toujours.

♦♦

Sur les bords du rio Maroupa, les secondes s'écoulaient noyées dans le silence. Seul le toucan martelle le temps qui fuit. La lune triste monte dans le ciel clair.

Marema, étendu sur une fine couche de gazon, repose au milieu des palmiers frissonnants et des fleurs embaumées.

Je lui ai fait une injection de 60 cmc de sérum antitétanique et nettoyé ses plaies.

Gavion, infirmier bénévole, m'aide à couper à ras les cheveux de son infortuné compagnon et entretient avec de l'alcool solidifié le feu qui fait bouillir mes instruments.

Les plaies ont été frottées avec une compresse d'éther imprégnée de teinture d'iode et j'explore la chair mordue, décollée, dont les lambeaux ont les bords effrités, noirs.

Je soulève ces bords avec un tampon imbibé d'éther, afin d'enlever les caillots et les cheveux en détergeant soigneusement le fond de la plaie.

Le périréane a été rompu sur une certaine étendue, mais sans fissure et sans dépression.

Un lambeau de cuir chevelu fendu sur toute la longueur du vertex retombe sur l'œil gauche et l'oreille. L'hémorragie à cet endroit a été plus abondante, des vaisseaux donnant de tous côtés.

Seul, mal éclairé, il m'est impossible de les ligaturer sur la pince de Kocher. Je me contente de lier les principaux vaisseaux dans leur continuité vers la base du lambeau avec mon aiguille courbe en les tirant progressivement.

Les lèvres cutanées bien rejointes par des sutures, je juge mon intervention terminée.

Dans la forêt vierge.

Cet incident nous obligea à bivouaquer une semaine. Marema, peu à peu, reprenait ses forces. La tête, encore emmaillottée, dès le sixième jour il se sentit prêt à recommencer, tout au moins en paroles, car les coups de griffes lui avaient rendu fort difficile l'usage de ses deux bras.

Après un séjour prolongé dans cette contrée, je suis arrivé à me convaincre qu'il n'y a pas un péril très grand à se promener au milieu de cette brousse magnifique où pullulent les serpents et les bêtes sauvages de toutes sortes.

En effet, tous ces animaux sont d'instincts relativement pacifiques, pourvu que l'on conserve son sang-froid et que l'on comprenne que, l'instinct de la conservation étant très développé chez eux qui vivent sur le pied d'une perpétuelle défense contre leurs innombrables ennemis, il ne faut pas s'en approcher brusquement, de façon à leur faire peur. Ne pas observer cette règle, c'est risquer dangereusement sa vie.

Le jaguar, aussi bien que les plus gros reptiles, se dérobe le plus souvent à l'approche de l'homme et évite le plus possible de lui livrer un combat sans merci quand il est sûr de pouvoir trouver une autre nourriture.

Fréquemment on arrive, sans trop de danger, à s'approcher d'un ouracourou. Personnellement, j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'en examiner d'assez près sans, pour cela, courir le moindre risque. Mais il m'avait fallu avancer vers lui doucement, prudemment, en évitant tous gestes inutiles.

La tête reposant sur l'un des énormes replis de son corps, ses deux petits yeux ronds semblant bien me fixer d'une façon soupçonneuse, il faisait saillir sans arrêt sa langue fourchue comme pour me montrer qu'il était bien vivant, mais jamais il ne daigna se mettre en colère.

On parle souvent de la force fascinatrice des reptiles, force dont ils usent pour obliger leurs victimes à se précipiter d'elles-mêmes dans leur gueule grande ouverte.

La torpeur qui saisit les oiseaux regardant ces monstres qui s'approchent

sans bruit et, à quelques centimètres, font miroiter leurs deux petits yeux brillants, en oscillant légèrement la tête de droite et de gauche, peut-être comparée au phénomène de la sphère de cristal bien connue des hypnotiseurs professionnels.

J'ai observé le même phénomène dans une volière avec une très petite sphère de verre argenté.

Certains oiseaux restaient des journées entières à fixer ce minuscule point brillant et finissaient par déprimer.

♦♦

Une chaîne irrégulière de montagnes se prolonge, décrivant un contour semi-circulaire de plusieurs milles, coupant les terres les plus basses et les plus fertiles et formant la première grande barrière de l'intérieur.

Nous la franchîmes par sa partie occidentale.

Je revoyais avec plaisir ces immenses forêts contemporaines de l'origine du monde, qui gardent, dans leur sauvage beauté, l'aspect de la nature au lendemain du déluge.

Nulle description, si puissante et si imagée que la pourrait faire les ressources presque infinies des différents dialectes du globe, ne saurait rendre l'impression grandiose ressentie par le voyageur devant cette nature inviolée, et si merveilleusement riche en trésors de tous genres.

On dirait, d'ailleurs, qu'elle ne les livre qu'à regret.

Nous sommes obligés de nous frayer une piste pour longer d'immenses vallées qui peu à peu deviennent de sombres précipices verts d'où s'échappe, çà et là, la haute tige d'un arbre atteignant une hauteur fantastique.

C'est la lutte perpétuelle pour la lumière et la vie chez cette multitude d'arbres qui se trouvent groupés dans un espace trop étroit pour développer leurs puissants rameaux. Ne pouvant s'étendre en largeur, ils jaillissent en un élan prodigieux vers le ciel limpide.

Cette altitude une fois atteinte, le sommet de leur tronc dénudé commence à se couvrir de branches latérales. La vitalité de ces arbres est telle que l'on se demande comment la sève peut monter aussi loin des racines.

Souvent un incendie spontané dévore des milliers d'hectares; seul, un arbre survit à ce brasier d'enfer.

(1) Voir *Monde et Voyages* à partir du n° 37.

On le voit se développer au centre d'une immense vallée et atteindre toute sa plénitude de développement. Quand on passe près de l'un de ces géants, dont la cime est tellement haute qu'elle semble se perdre dans le ciel, il est presque impossible d'apercevoir les branches latérales qui supportent l'amas vert du feuillage.

Ailleurs, c'est un tronc creux qui, ayant perdu toutes ses branches dévorées jusqu'en haut par l'incendie, est devenu le support naturel d'innombrables plantes grimpantes sous lesquelles son tronc disparaît entièrement.

Lorsque ces parasites, dont certains sont plus gros et plus solides qu'une liane, s'enchevêtrent autour d'un jeune arbre, ils en arrêtent la croissance.

Leurs racines implantées absorbent la sève de leur tuteur qui ne tarde guère à périr.

Les Indigènes de l'Amazonie.

Les Oyampis, victimes du courroux du grand sorcier des Mundurucous, sont venus s'établir dans ces parages depuis peu d'années.

Ils se distinguent de leurs voisins par un rudiment de civilisation apporté chez eux par quelques missionnaires qui y vécurent plusieurs années.

Les Indiennes portent un semblant de pagnes à la façon des nègres africains. Les Pères leur ont enseigné à tresser le coton et plusieurs savent se faire une sorte de petit hamac pour porter dans le dos leur enfant en bas-âge ; les deux extrémités de ce hamac sont attachées sur le front.

Les hommes, eux, sont à peu près complètement nus. Comment, en effet, pourraient-ils conserver un pagne, même léger, plus de quelques heures sans le voir déchiré en lambeaux par les ronces et les épines de la forêt ?

Ils se teignent d'une teinte noire et brillante qui contraste avec le rouge d'urucum qu'emploient les autres tribus pour se défendre contre la piqure des moustiques.

Ce genre de cirage végétal provient du genipape ; il fait ressortir leur face très large ornée de deux pommettes proéminentes, et qui va se rétrécissant vers le menton pour former un ovale très marqué.

Certaines tribus habitant auprès des sources de l'Amazonie, au pied des Cordillères, possèdent des coutumes qui, de prime abord, sont faites pour étonner.

Ce serait trop exiger de ces peuplades primitives de l'Amazonie que de leur demander de porter les fins tissus que notre civilisation produit cependant aujourd'hui en surabondance.

Comme unique accoutrement vestimentaire, ces indigènes portent un costume qui leur sert à la fois de chemise, de robe ou de pantalon. Il est fabriqué d'une seule pièce avec l'écorce du mapa.

Cette écorce est enlevée directement de la souche et forme ainsi un manchon.

Le tube, judicieusement coupé à la taille de l'individu, est attaché à son sommet par des lianes et possède une ouverture pour les yeux et deux trous pour laisser passer les bras.

Une série de chapelets faits de coquillages leur bat les mollets, ce qui provoque un cliquetis comparable au bruit de la terrible jararaca, le serpent à sonnettes des Tropiques.

Ils n'ont d'ailleurs nul besoin de porter de plus chauds vêtements, étant donné la température de ces contrées, mais ils agrémentent leur tenue en ajoutant au sommet de ce bizarre accoutrement des plumes d'oiseaux ou des crânes de mammifères, trophées de chasse.

Indiens et Indiennes voyagent toujours avec leurs armes, flèches au curare, macanas et arcs fabriqués avec l'écorce lardée du palmier motacou.

Presque toutes les flèches sont taillées dans une mince tige de bambou épointée et durcie sous la cendre chaude.

Les femmes, aussi sportives que les guerriers, sont accoutumées à tous les exercices violents nécessaires pour se défendre contre une nature hostile et les animaux dangereux qui infestent les cours d'eau.

Au reste, les femmes ont plus à craindre que les Indiens les traîtresses attaques des jaguars.

Ces tigres de l'Amérique du Sud sont plus dangereux que ceux de l'Inde, car il est indubitable — maints exemples l'ont prouvé — que leur agilité est plus grande.

Les Indiennes sont aussi bonnes chasseresses que canotières infatigables. Elles vont traquer caïmans, jaguars et reptiles jusque dans leurs repaires et nul doute que cela doit étonner les premiers conquistadores espagnols qui ont remonté les sources de l'Amazonie.

Comme leurs seins sont peu développés, certains voyageurs ont raconté qu'elles se mutilent volontairement pour mieux se servir de l'arc et se donner un air plus viril. Récits romanesques comme ceux où l'on peut lire que, presque seules, les enfants du sexe féminin conservaient la vie à leur naissance.

Bien que beaucoup de ces rivaux n'aient pas beaucoup changé depuis trois siècles, de lents mais incessants contacts avec les hommes civilisés ont pu modifier certaines erreurs consacrées du début.

Il est vrai que les premiers colons du début du XVIII^e siècle, qui étaient venus se fixer dans l'intention d'enlever des esclaves, ont été eux-mêmes absorbés par cette atmosphère prenante de la grande forêt amazonienne et ont fait souche.

Le fait de rencontrer encore aujourd'hui certains types indiens blancs avec de la barbe trouverait certainement une explication simple si l'on pouvait remonter assez haut dans une histoire fort obscure.

Malheureusement, pour la plus grande honte de notre civilisation, les premiers colonisateurs, dénués de scrupules, ont commis de telles exactions que le souvenir de leurs atrocités s'est transmis de génération en génération et qu'une haine latente du blanc existe encore actuellement.

Les indiens de l'Amazonie se souviennent encore de l'époque où leurs aïeux, vivant sur un perpétuel pied de guerre vis-à-vis des premiers blancs, se voyaient obligés, pour ne pas être emmenés en captivité, de creuser de grandes fosses sous les sentiers fréquentés et de les re-

couvrir de verdure et de petites branches pourries pour que l'ennemi allât s'empaler au fond de ces trous sur des pieux empoisonnés.

Enfin, certains auteurs modernes, confondant probablement l'Afrique avec l'Amérique, n'hésitent pas, pour corser le récit d'aventures plus ou moins imaginaires, à décrire des scènes de cannibalisme.



Chef indien bororo avec son fils.

Les Indiens tiennent avant tout à leur genre de vie indépendante et libre. Bien que certaines tribus soient en perpétuelles relations avec les blancs, surtout sur les rives de l'Amazonie, jamais elles n'ont manifesté la moindre tendance à adopter notre civilisation.

Plusieurs indigènes ont accompagné des touristes européens dans le pays de ceux-ci. On était curieux de constater l'effet que leur produirait nos villes modernes.

Stanley Duffell, dont j'ai fait la connaissance pendant mon séjour à Alemequer, m'a raconté l'aventure peu banale qui lui arriva lors de son avant-dernier voyage en Europe.

Il avait emmené une famille d'Indiens Japouras avec qui il entretenait de cordiales relations sur le rio Citare pour leur faire visiter avec lui Londres et Paris.

Le père, la mère et l'enfant d'une dizaine d'années se comportèrent d'abord assez bien sur le bateau. Mais, après l'escale en Espagne, quand on cingla en direction des côtes de France, il fut impossible de les faire sortir de la soute où, ayant quitté leurs cabines trop froides et leurs vêtements trop mal commodes, ils avaient élu domicile.

L'arrivée à Southampton fut un poème. Les trois Japouras refusèrent catégoriquement de débarquer. Ils voulaient repartir immédiatement sur le même bateau, qui

devait passer pendant deux mois en cale sèche.

Impossible de leur faire comprendre qu'une fois à terre ils pourraient être réembarqués.

Les autorités anglaises trouvèrent une solution non dépourvue d'humour. Comme ces trois malheureux venaient réduire à la famine les quelques travailleurs anglais qui n'exerçaient pas encore la profession honorable de chômeur, elles refusèrent le visa.

La France fut plus accueillante à ces déracinés et Paris les intéressa. Mais, de retour dans leur région natale, leur premier soin fut de quitter leurs habits européens et de réintégrer la bienheureuse solitude des immenses bois.

✱

La religion des Indiens de l'Amazonie est des plus simpliste. Elle se résume en deux êtres : l'Esprit du Bien et l'Esprit du Mal.

L'Esprit du Bien est celui qui est le moins invoqué, puisqu'il n'est pas capable de nuire à la vie. L'Esprit du Mal est très souvent invoqué, car on craint que sa colère ne contrarie les entreprises.

Il apparaît d'ailleurs que la plupart des témoignages religieux, avec leurs extériorisations de danses et de libations, ne s'adressent ni à l'un ni à l'autre. Ils servent de prétexte à des réjouissances collectives d'où le sorcier retire quelques profits.

Cette profession fait rarement mourir son prêtre centenaire. Le plus souvent, il est massacré sans pitié s'il s'est trompé sur l'issue d'une guerre. Après une sanglante défaite, les survivants, à qui on

dont les arbres poussent, vivent et meurent sans laisser de traces, l'Indien de l'Amazonie disparaît à son heure du monde des vivants sans laisser le moindre vestige rappelant son passage sur la terre.

Tous ceux que j'ai interrogés sur leurs ascendants afin de connaître une particularité qui pût donner une idée, même lointaine, de leurs goûts et de leur manière de chasser ou de pêcher, furent incapables de me communiquer quelque chose de ces souvenirs qui pour eux sont sans valeur, puisque l'âme s'envole à la mort pour se réincarner dans un autre corps qu'ils ignorent.

Leur façon rapide de s'orienter m'a souvent surpris. Jamais ils ne semblaient manifester la moindre hésitation sur une direction à prendre.

La seule observation qu'il m'ait été permis de faire a été qu'après une longue course dans un sous-bois, ils devaient vers une clairière proche pour regarder leur ombre et modifier ensuite la direction suivie jusque-là.

Une invasion de Macahés. (1).

Sur l'un des affluents de l'Issary Mirim, l'un des Indiens Coussari vint annoncer, à bout de souffle, que des « macahés » se dirigeaient vers le campement.

Ces visiteurs inopportuns ne parurent pas effrayer outre mesure les Indiens. Ceux-ci, au contraire, semblaient souhaiter vivement la venue des fourmis pour débarrasser leurs huttes de feuillage de toute la vermine qui y avait élu domicile.

Quelques guerriers furent envoyés en éclaireurs pour se rendre compte de l'avance des macahés. Plusieurs emportèrent l'instrument rudimentaire qui leur sert à faire le feu avec de l'étoffe sèche d'iguaré. C'était probablement pour obliger les fourmis à continuer leur marche en allumant, au besoin, quelques incendies dans les herbes sèches, ce qui les empêcheraient de dévier. Heureux de pouvoir me rendre compte sur place, je me joignis à un groupe.

Les Indiennes et les enfants emportaient vers la rive, pour y être entassés dans les pirogues, tous les ustensiles du ménage, ainsi que les Calebasses contenant la graisse de poisson et tous les fruits et légumes pendus dans les structures des cabanes.

Mes deux guides involontaires semblaient faire peu attention à ma présence, et, sans se soucier de la difficulté que j'avais à les suivre au milieu des massifs épineux pour ne pas les perdre, ils m'obligèrent à mettre en loques mes vêtements peu faits pour un genre de sport auquel je n'étais moi-même guère entraîné.

Dans le sous-bois, je perçus, finalement, une sorte de grésille continu. Tout semblait être devenu rouge, du sol jusqu'à la cime des arbres. Des millions et des millions de fourmis poursuivaient inlassablement leur avance dans un ordre de marche et une organisation qui aurait fait pâlir d'envie les meilleurs techniciens du service en campagne.

L'avant-garde était formée par une nappe homogène très étendue qui franchissait tous les obstacles.

Un mince filet d'eau barrait-il son avance ? Des feuilles sèches et des rameaux étaient apportés ou coupés à pied-d'œuvre et jetés d'une rive à l'autre pour former un passage au gros de la troupe.

Ce gros de la troupe, formé par des millions d'individus, avançait par rangs serrés, dévorant tous les insectes et tous les reptiles qui s'étaient laissés surprendre dans le pénible sommeil d'une digestion difficile.

Un magnifique serpent noir de la race des jacas se croyait probablement à l'abri d'une si désagréable surprise. Il dormait, étendu sur le feuillage d'un taquari, à quelques mètres au-dessus du sol.

Le vert pâle, entremêlé de tiges jaunes d'or du taquari, sembla aspirer par capillarité le flot rouge qui déferlait.

Le jac fut submergé à son tour. Ses yeux disparurent, puis une légion entra par la gueule entrouverte, tandis qu'une autre attaquait ses écailles protectrices.

Il remua, tenta une faible résistance, ce qui hâta sa perte, car, perdant l'équilibre, il dégringola sur le flot toujours grandissant de ses ennemis affamés.

A mon tour, je fus obligé de battre en retraite. Plusieurs macahés avaient pénétré à l'intérieur de mes chaussures et me torturaient par d'intolérables démangeaisons. Je regagnai au plus vite mes bagages pour me frictionner aux endroits mordus avec de l'huile camphrée et, surtout, pour résister à la tentation de me gratter en risquant une ulcération toujours longue à guérir.

Vers midi, alors que nous étions réfugiés dans les canoës et que tous les vivres avaient été transportés momentanément sur l'autre berge, l'invasion rouge prit possession des huttes et emplit la place.

La mise à sac dura trois heures. Pendant tout ce temps, l'armée rouge défila, monta à l'assaut du plus petit coin des huttes pour y découvrir et y dévorer larves, moustiques, tarantules, mille-pieds, tous les spécimens d'insectes et toute la gent rampante.

Puis, l'avant-garde devinant une rivière trop large pour ses capacités pontonnnières, obliqua vers l'est pour y poursuivre son inlassable et méthodique travail de nettoyage.

Le village indien.

Les tribus des affluents du rio Marapu Puru (u se prononce où) se composaient de petites agglomérations séparées possédant une quinzaine de huttes chacune. Toutes étaient construites à quelques dizaines de mètres de la rive, à l'orée de la forêt.

Leur construction était des plus simpliste : quelques pieux fichés dans le sol, non équarris et recouverts par des feuilles de palmier motacou entrelacées ou des fougères géantes et des plantes aromatiques dont la forte odeur rappelle celle du thym. Cette odeur ne suffit d'ailleurs pas toujours à chasser les innombrables insectes et moustiques qui les choisissent comme domicile.

R. COURTEVILLE.

(1) Grosses fourmis.

(A suivre.)



La pêche à la flèche sur le rio Amboyoco.

avait promis la victoire facile, croient faire disparaître le courroux du mauvais esprit en massacrant sans considération le « Cra-toa ».

✱

Les Indiens, comme les peuples heureux, n'ont pas d'histoire en ce sens qu'ils ne conservent rien qui permette de reconstituer leurs origines.

Sans écriture, sans monuments, ils sont tout à fait incapables de reproduire leur langage sous une forme quelconque.

La forêt est leur domaine. Ils s'en considèrent comme les fils et se mélangent intimement à elle. Pareils à elle,

CH. LE GOFFIC

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

aux XIX^e et XX^e Siècles.

Un tableau très complet, comprenant plus de 1800 noms d'écrivains de tout ordre, présentant le mouvement littéraire dans toute sa richesse et sa complexité et complété par un choix de pages types des meilleurs auteurs.

« Des jugements d'une impartialité toujours ferme, juste et claire »
(Journal des Débats...)

Deux volumes (13,5 x 20), 76 gravures. Chaque volume, couverture de luxe rempliée, 10 francs 50 (Franco, 11 francs 75), chez tous les libraires.

**BIBLIOTHÈQUE
LAROUSSE**

BIBLIOGRAPHIE

Le Larousse Commercial.

La reprise des affaires... toute le monde en parle et la désire. Mais une situation aussi grave, et qui sévit à la fois dans tous les pays, ne se rétablit pas subitement comme au temps des fêtes et de leur bien-faisante baguette. Aujourd'hui, c'est peu à peu que la confiance revient, et que renaît l'activité commerciale. En tout cas, dans certaines professions, et dans plusieurs industries, on constate déjà une amélioration qui est de bon augure. On comprend aujourd'hui que l'activité économique n'a plus seulement pour effet de satisfaire nos besoins, mais qu'elle est devenue aussi un merveilleux instrument de solidarité sociale. Le commerce qui jouait déjà un grand rôle dans les rapports des habitants d'un même pays, a maintenant, une sérieuse répercussion dans toutes les nations: il lie les hommes et les peuples entre eux.

C'est dire que tout le monde doit s'intéresser à cette activité économique. Elle est de ces questions qu'on n'a plus le droit d'ignorer, tant elles sont importantes.

Mais, avec le temps, et le progrès, toutes ces connaissances commerciales sur lesquelles il est utile, pour chacun de nous, d'avoir, au moins, quelques notions élémentaires sont devenues une véritable encyclopédie. Il faut d'abord passer en revue tous les produits sur lesquels s'exerce l'activité commerciale, et étudier tous les centres de production, de répartition et de consommation. Quant aux diverses industries, il est intéressant de les étudier depuis leur naissance, afin de pouvoir apprécier les progrès réalisés, et d'en rechercher les causes.

C'est ce travail aussi compliqué que délicat qui a été entrepris, et mené à bien, dans le *Larousse Commercial*, composé sous la direction de M. Clémentel, ancien ministre du Commerce, président du Comité national des Conseillers du Commerce extérieur, président-fondateur de la Chambre de Commerce internationale, avec la collaboration de M. de Toro, ancien professeur à l'Ecole des hautes études commerciales, de M. de Rousiers, de M. Serrys, etc.

Le *Larousse Commercial* est un beau volume de 1.350 pages, avec 1.020 gravures, cartes et graphiques, 12 planches en noir et 19 planches en couleurs. Et tout le monde le feuilletera avec intérêt, car il n'est pas de page qui ne contienne un renseignement utile, un conseil, une suggestion pratique. On y trouve, pour tous les pays, indiquées les productions des principales villes, et résumés, tous les renseignements qui peuvent offrir un intérêt. Et, naturellement, ce travail a été fait tout spécialement pour l'Algérie et nos autres colonies.

Dans le *Larousse Commercial* toutes les questions sont présentées et traitées avec le plus grand soin, et de la façon la plus complète, les plus simples comme les plus importantes.

C'est ainsi que l'on y voit, clairement exposée, l'histoire du commerce à travers les âges, ou encore on y montre ce qu'est la Bourse, et quel est le mécanisme des opérations qu'on y réalise; ce que sont les règles concernant la formation des sociétés, leur administration et leur dissolution. Et, à côté de cela, on y passe en revue les procédés les plus pratiques de classement, ou l'on y indique quelle est la meilleure façon de tenir une comptabilité, d'orga-

niser les achats et la vente dans un magasin, de soigner les étalages, etc.

Si un ouvrage comme le « *Larousse Commercial* » est utile pour tous, il est indispensable pour les commerçants qui, actuellement plus que jamais, ont besoin de moyens de travail appropriés aux exigences du progrès et de la technique modernes. En général, on a évité de donner des indications se rapportant exactement à une date déterminée, qui serait fatalement périmée au bout d'un certain temps; on a préféré montrer, par des comparaisons entre des dates périodiques, le sens de l'évolution de chaque phénomène. Du reste, dans un appendice, on a donné des chiffres récents sur chaque sujet, spécialement en ce qui concerne le chiffre des taxes et impôts qui, dans le temps présent, sont en perpétuelle évolution.

Ajoutons que cet ouvrage est également précieux pour les artisans souvent mal préparés à tout ce qui touche le commerce proprement dit, et pour lesquels de nombreux articles ont été spécialement rédigés. Il permet également aux employés, représentants, voyageurs, de développer leur instruction professionnelle. Enfin, à une époque où le problème de la « paix mondiale » domine tous les autres, et ne sera vraiment résolu que par la paix politique, garantie et consolidée par la paix économique, on voit tout l'intérêt qu'offre un ouvrage qui, justement, montre ce qu'est l'organisation économique, et ce qu'elle devrait être. (*Larousse, éditeur.*)

**L'Infirmière de la famille
par Mme Charles Kapp,
infirmière major.**

Voici venir la saison plus froide où il faut veiller, dans la famille, à la santé des petits, et aussi de ceux qui ne sont pas très solides. Toute femme peut alors être appelée à jouer le rôle d'infirmière; de même qu'elle peut avoir à intervenir pour les soins à donner à un nouveau-né, ou pour les précautions à prendre avec un malade.

Dans *L'Infirmière de la famille*, Mme Charles Kapp, infirmière major, a tout prévu, tout expliqué.

S'agit-il d'une naissance ? Le livre énumère avec autant d'attention que de clarté, toutes les précautions à prendre pour que l'enfant vive et se développe.

S'agit-il d'un malade ? Aucune des précautions à prendre n'est négligée, aucun des soins à donner n'est oublié. Que de fois les médecins ont eu à regretter de ne pas rencontrer dans la famille quelqu'un d'assez bien renseigné pour les comprendre et les seconder.

Mais, en dehors des soins à donner aux enfants ou aux malades, il est aussi à prévoir les accidents qui peuvent survenir. Il importe qu'il y ait quelqu'un, dans la famille, qui ne perde pas la tête, et surtout qui sache bien ce qu'il est bon de faire. Or, *L'Infirmière de la famille* énumère et explique toutes les mesures à prendre pour porter un secours immédiat en cas d'empoisonnement, de piqûre d'insectes, de fractures, d'hémorragies, de brûlures, de syncope, etc.

À côté des maladies, des accidents, il y a encore les notions générales d'hygiène qui sont si importantes, car il vaut encore mieux prévenir la maladie que d'avoir à la guérir. Et, sur toutes les questions qui concernent l'habitation, le chauffage, le vêtement, l'alimentation, *L'Infirmière de la famille* donne les plus sages et les plus précieux conseils. (*Larousse, éditeur.*)

FAITES LIRE À VOS FILS

PAUL DOUMER

par H. PELLIER

La vie exemplaire d'un homme qui, de modeste apprenti graveur, devint un des nos présidents de la République les plus respectés.

Numéro 553 des

LIVRES ROSES
ILLUSTRÉS EN COULEURS

0 fr. 50

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET
LIBRAIRIE LAROUSSE
13, rue Montparnasse - PARIS (6^e)

Pour les petits

Méthode Montessori

Traduction de M. R. CROMWEL

Cette traduction permettra au public de s'initier à l'originale méthode de Mme Montessori : principes généraux et applications pratiques. De nombreuses photographies des exercices par lesquels, au moyen d'un matériel très étudié, les enfants développent méthodiquement leur sensibilité et leur intelligence.

Deux volumes :

La Maison des enfants. Br. 25 fr.
Éducation élémentaire. Br. 45 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
ET LIBRAIRIE LAROUSSE

CHEMINS DE FER DU NORD

LE RÉSEAU DE LA VITESSE,
DU LUXE ET DU CONFORT

PARIS-NORD À LONDRES

La Compagnie du Chemin de fer du Nord assure les relations entre la France et l'Angleterre par les voies maritimes les plus courtes. Services quotidiens dans les deux sens.

SERVICES RAPIDES

entre la France, la Belgique et la Hollande, l'Allemagne, la Pologne, la Russie, les Pays Scandinaves et les Pays Baltes.

SERVICES PULLMAN

Paris à Londres "Flèche d'Or"
Paris-Bruxelles-Amsterdam
"Étoile du Nord"
Paris-Bruxelles-Anvers
"Oiseau Bleu"
Calais-Lille-Bruxelles.

Pour tous renseignements,
s'adresser : Gare du Nord à Paris.

Aux parents

Après la Classe

par R. MARTIN, docteur en lettres

Ce que les parents doivent savoir pour diriger le travail scolaire des enfants...
surveiller leurs récréations, leurs jeux, leurs lectures...
préparer leur avenir.

Un volume (Bibliothèque Larousse, 13,5 x 20), broché 10 fr.
Franco 11 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
ET LIBRAIRIE LAROUSSE

Dimanche à Lisieux

Tous les dimanches, jusqu'au 30 octobre 1932, un train spécial d'excursion à prix très réduit (2^e et 3^e classes) sera mis en marche entre Paris-Saint-Lazare et Lisieux.

L'aller et le retour auront lieu dans la même journée avec un séjour suffisant dans cette magnifique ville d'art et de foi.

Prix du transport en chemin de fer :
2^e classe 50 fr.
3^e classe 35 fr.

Prix comprenant, en plus du transport en chemin de fer, le déjeuner à Lisieux et l'entrée au Diorama.

2^e classe : Adultes 75 fr.
Enfants 50 fr.
3^e classe : Adultes 55 fr.
Enfants 39 fr.

L'horaire du train est le suivant :
Aller : Paris-Saint-Lazare : départ 6 h. 40
Lisieux : arrivée 9 h. 20.
Retour : Lisieux : départ 17 h. 13.
Paris-Saint-Lazare : arrivée 20 h. 8.

Les voyageurs de la Banlieue État, dans le périmètre de la Grande Ceinture, auront le droit d'effectuer le parcours banlieue aller et retour, pour se rendre à Paris-Saint-Lazare, sans supplément de prix.

A travers la Langue Française

La langue française pose parfois de délicats problèmes. Nous allons répondre encore aujourd'hui à quelques-unes des questions que nous ont soumise nos correspondants.

L'un d'eux nous demande : « Que faut-il dire « vous et moi sommes de cet avis » ou bien « vous et moi nous sommes de cet avis » ? Il est préférable d'ajouter ce pluriel *nous* devant le verbe quand les sujets sont de personnes différentes. Ce pluriel est *nous* s'il y a une première personne, et *vous* s'il n'y en a pas : « elle et moi, nous irons » ; « vous et lui, vous irez ». Nous disons que c'est préférable d'ajouter le pluriel *nous*, ou *vous*, mais ce ne serait pas une faute de dire ; « mon frère et moi sommes de cet avis ». En tout cas, ce qu'il faut éviter, c'est d'employer le mot « avec » et de dire : « nous sommes de votre avis, avec mon frère ». Ce serait alors un véritable contresens que certains écrivains commettent assez souvent. Pierre Loti lui-même a écrit : « Nous la tenions à deux, avec la marraine », sans s'apercevoir que cela fait tout logiquement.

On nous demande s'il est correct d'écrire « aimé-je ».

Ce n'est pas une faute, mais l'inversion de je à presque entièrement disparu de la langue usuelle, notamment au présent des verbes en « e ». On ne dit presque plus « aimé-je ». Du reste avec cette inversion de « je », on arrivait, surtout dans un grand nombre de formes monosyllabiques à un résultat quelque peu ridicule, comme « mens-je, sens-je, cours-je, dors-je, sors-je, perds-je, etc. » qui s'emploient encore, mais en matière d'amusement, car elles prêtent facilement au calembour.

Ainsi, beaucoup de gens, même fort instruits, n'emploient jamais les inversions de « je », même les plus usitées. Il faut pourtant reconnaître qu'elles restent beaucoup plus élégantes, quand elles sont usitées, que l'interrogation par « est-ce que ».

Il est vrai que, dans la langue familière on peut supprimer le « est-ce que » initial de l'interrogation qui se trouve alors marquée seulement par le ton : « Tu viens ? Tu parais ? Tu es bien sûr ? »

Naturellement, cette suppression deviendrait incorrecte après un pronom ou un adjectif interrogatif. Il faut éviter de dire « avec qui tu es venu ? de quoi tu parles ? comment tu vas ? » Autant vaudrait dire tout de suite comme certains : « de quoi que tu parles », et « où que tu vas... ».

Le peuple, qui ne pratique pas l'inversion, a remplacé « dit-il » par « qu'il dit » que l'on prononce « kidi ». La langue écrite, pour varier les formules, emploie au contraire l'inversion avec un grand nombre de verbes, surtout au passé simple : « observa, interrompit, riposta, articula, reprit, répliqua », etc. Sans parler de « finit-il par dire » qui n'est pas heureux. Encore ces verbes expriment-ils au moins l'idée de parler, mais quelques écrivains emploient aussi fort sérieusement toute sorte de verbes, en sous-entendant l'idée de parler. Cela passe encore quand l'idée est plus ou moins impliquée dans le verbe, comme « soupira-telle » ou « gémit-elle », pour « dit-elle en soupirant » ou « en gémissant », mais une abréviation comme « pleura-t-il » est d'une langue assez contestable.

doit-on dire « je leur ai répondu », ou « j'y ai répondu » ?

« J'y ai répondu » est préférable parce qu'on dit « je leur ai répondu » en parlant des personnes qui ont écrit les lettres, et que, par suite, « lui » et « leur » se trouvent, en quelque sorte, indispobles.

C'est ainsi que l'on dit d'un homme « je lui ai cousu un bouton », et que l'on dira du gilet, « j'y ai cousu un bouton ». On ne saurait admettre que cette explication s'applique aussi aisément à tous les cas, mais on peut voir dans ces deux derniers exemples la sûreté de l'instinct qui a établi ces distinctions. On ne doit donc pas hésiter pour dire d'une table : « je lui ai fait remettre un pied ». Trop de personnes continuent à dire d'une table « j'y ai fait mettre un pied », comme elles disent également « j'y ai donné une gifle », mettant « y » partout pour « lui ».

Il ne faut pas oublier qu'il y a des verbes qui n'admettent pas « lui » ou « leur », même avec les personnes, et ne sauraient l'admettre davantage avec les choses ; on dit « j'y ai pensé, vous y songerez, j'y renonce, il n'y tient pas, n'y touchez pas, nous y avons pris intérêt, il y a droit ». On dit de même « je vous y renvoie » parce que l'association « vous lui » est impossible, et surtout « je m'y fie, il s'y attend, nous nous y complaisons, vous vous y adonnez » pour le même motif.

— Doit-on dire « c'est à vous à jouer » ou bien « c'est à vous de jouer » ? Les grammairiens ont vainement cherché à établir une différence de sens entre « c'est à vous à » et « c'est à vous de ». La vérité est que « c'est à vous de » est toujours plus correct, aussi bien dans le sens de « c'est à votre tour » que dans le sens « il vous appartient ».

— Est-ce une faute de dire « je m'en rappelle » ?

Sans aucun doute. On rappelle « quelque chose » à un autre ou à soi-même, et « se rappeler de » est absurde, « se » ne pouvant pas être complètement direct.

Ce qui explique que tant de gens commettent ce solécisme « je m'en rappelle », c'est qu'on peut dire à la rigueur « je me rappelle d'avoir vu », l'infinitif complément direct prenant volontiers la préposition « de », mais cette façon de parler n'est pas tellement usitée qu'on n'y puisse renoncer et se contenter de « je me rappelle avoir vu » ou « je me rappelle que j'ai vu ». Au surplus beaucoup de gens qui disent constamment « se rappeler de quelque chose » ne l'écrivent jamais.

— Autrefois, nous écrivait un correspondant, on employait indifféremment « plus tôt » ou « plutôt ». En est-il encore de même ?

Les classiques, en effet, ne distinguaient pas « plus tôt » de « plutôt » ; mais comme le mot avait deux orthographes, il lui est arrivé ce qui est arrivé à « compte » et « conte » : les orthographes différentes ont été attribuées à des sens différents. Il ne faut donc pas confondre « plus tôt » qui est simplement le comparatif de « tôt » et s'oppose à « plus tard », avec « plutôt », qui signifie « plus encore », « de préférence », et même « pour mieux dire » dans l'expression « ou plutôt ».

Toutes ces réponses ont été inspirées par le livre si complet et si documenté de M. Ph. Martinon « Comment on parle en français. (Larousse, éditeur.) »

Autres questions : en parlant de lettres,

Ça et là... (Suite)

A la mairie de Rambouillet.

Les archives de la mairie de Rambouillet se sont enrichies de précieux autographes. Il y avait déjà sur les registres les signatures des ducs d'Orléans et des princes de Bourbon. Cette semaine sont venues s'ajouter celles du président de la République et du président du Conseil. MM. Albert Lebrun et Edouard Herriot assistaient au mariage civil de M. Jean Lebrun, ingénieur, fils du président de la République, avec Mlle Marin, fille de M. Marin, capitaine d'infanterie et grand blessé de guerre.

Pour célébrer dignement cette cérémonie, la vieille mairie — qui fut offerte aux habitants en 1809 par Napoléon — avait fait toilette neuve. Sous un grand dais rouge, un tapis de même couleur conduisait à la salle des mariages décorée de plantes vertes.

Puis, par une délicate attention, la ville de Rambouillet avait fait préparer deux stylos d'or qu'elle offrit aux jeunes mariés après la cérémonie de la signature.

Le cri du cœur.

Aux Etats-Unis les démocrates se réjouissent d'une réconciliation qui peut avoir une sérieuse influence sur la prochaine élection américaine. Il s'agissait d'une fâcheuse querelle survenue entre M. Franklin Roosevelt, le candidat d'aujourd'hui, et M. A. L. Smith, le candidat d'il y a quatre ans. Cette querelle avait jeté le trouble dans les rangs des démocrates. Or, la réconciliation eut lieu, et d'une façon si drollement cordiale qu'elle vaut la peine d'être citée.

A une réunion qui avait lieu dans l'Etat de New-York, à Albany, M. Alfred Smith, se frayant un chemin à travers la foule, s'approcha de M. Roosevelt et lui tendit la main, avec un bon sourire, en s'écriant : « How are you, old potato ? » ce qui peut se traduire : « Et comment vas-tu, ma vieille patate ? »

Ce cri du cœur toucha celui de M. Roosevelt et les deux hommes se serrèrent la main avec une effusion qui souleva, autour d'eux, l'enthousiasme.

Il était un petit homme...

Le plus petit homme du monde est mort, à l'âge de quatre-vingt-huit ans, dans l'Indiana américain. Il mesurait 55 centimètres et avait été découvert, en 1882, par Barnum. Il laisse une grande fortune. Ce petit homme avait été marié deux fois, et les deux fois, il avait divorcé. Il devait être d'un caractère difficile. A cette taille-là, on est vif et le sang a vite fait plus d'un tour.

Apprenez à nager.

A la reprise de l'année scolaire, l'organisation du « Brevet du nageur scolaire » publie un bilan annuel des résultats obtenus.

Or, pendant les 48 séances d'examen qui ont eu lieu, à dater du mois de mai, et cela tant à Paris qu'en banlieue, il a été délivré 2.522 brevets. Si l'on remonte à l'année 1921, année où fut instituée la première épreuve, on trouve comme résultat obtenu 871 brevets. On voit qu'on a fait des progrès. De 871 on arrive à 2.522 brevets. Et, si l'on additionne les résultats obtenus en douze années, depuis l'institution de cette intéressante épreuve, on constate que 17.106 scolaires parisiens ont satisfait avec succès aux conditions de l'épreuve. Il reste à souhaiter que toute la France suive l'exemple donné par la région parisienne.



Un voyage à travers les Flandres qui vous documentera sur le pittoresque du pays, son histoire, ses populations, l'état des esprits, etc... LISEZ

LA BELGIQUE ILLUSTRÉE

par DUMONT-WILDEN



Ce grand ouvrage d'ensemble, signé d'un écrivain de talent et qui connaît admirablement son sujet, étudie successivement le centre bruxellois, les diverses provinces belges : Brabant, Hainaut, Limbourg, etc., et consacre notamment deux chapitres aux Flandres : Flandre-Occidentale, Flandre-Orientale.

L'auteur nous fait visiter successivement Bruges, Ostende, Furnes, Ypres, Gand, etc. Il recherche dans les traditions vivaces du passé l'explication des mœurs actuelles. A Gand, il signale la formation d'un particularisme gantois qui remonte à la maison de Bourgogne et plus haut encore dans le passé ; la puissance des organisations ouvrières, l'originalité du mouvement littéraire. Il ne néglige pas non plus les manifestations d'un particularisme qui n'est pas sans danger pour l'unité de la patrie belge.

Une magnifique illustration présente les souvenirs de la Belgique traditionnelle et les travaux de reconstruction industrielle et artistique entrepris après la guerre.

Superbe volume grand in-4° (32 x 25), 585 gravures photographiques, 4 planches en couleurs, 16 planches en noir. Broché : 110 fr. ; relié demi-chagrin : 155 francs. Paiement 15 francs par mois. (Au comptant 95 francs et 140 fr.)

COLLECTION IN-4° LAROUSSE



En vente chez tous les libraires et librairie
LAROUSSE, 13 à 21, rue Montparnasse, 13 à 21
PARIS (6°)

L'ART, DES ORIGINES A NOS JOURS

EN DEUX VOLUMES

Vient de paraître
LE TOME I



Le Tome I, de ce grand ouvrage embrasse l'évolution artistique de l'humanité, depuis la préhistoire jusqu'au XVII^e siècle et reproduit plus de 900 œuvres d'art, depuis les ivoires sculptés de l'Epoque tertiaire jusqu'aux chefs-d'œuvre des Rembrandt et des Vélasquez. Toutes ces reproductions ont la vérité du document photographique, avec la finesse et le modelé que permettent d'obtenir les procédés perfectionnés de l'héliogravure moderne. C'est une merveilleuse vision des civilisations les plus diverses, les moins connues, qu'éclaire un commentaire dû à d'éminents critiques d'art, à des conservateurs de musées français et étrangers.

Ce Tome I forme un splendide volume grand in-4° (Collection in-4° Larousse, 32 x 25 cm.), illustré de 913 héliogravures, avec 6 planches hors-texte en couleurs. Il est vendu séparément au prix de 145 francs le volume broché et 190 francs le volume relié, payable par mensualités (Au comptant, broché: 140 francs; relié: 175 francs). Le Tome II sera d'égale importance, et les deux volumes constitueront l'histoire de l'art la plus nouvelle et la plus largement conçue qui existe aujourd'hui: une œuvre accessible à tous et à laquelle doivent s'intéresser tous les esprits cultivés.

Prospectus spécimen sur demande à la Librairie Larousse, 13, rue Montparnasse, Paris 6^e.

**Prix de souscription
à l'ouvrage complet**

PRIX DE FAVEUR TEMPORAIRE

En deux volumes livrable à l'achèvement de chacun d'eux: Brochés: 260 fr.

Reliés demi-chagrin..... 350 fr.

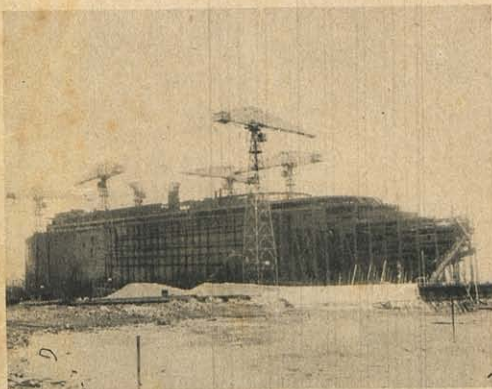
Paiement 20 francs par mois - Comptant..... 235 et 325 fr.

Voyez le volume déjà paru chez tous les libraires.

COLLECTION IN-4° LAROUSSE



Parmi les nouveaux hôtes du " Zoo " de Vincennes, l'hippopotame est un des plus empressés à réclamer son repas qu'il désire copieux.



Le transatlantique " Super-Ile-de-France " qu'on va lancer s'appellera " Président-Doumer " et aura Mme Paul Doumer comme marraine.



Un incendie a détruit la grande aile de la Centrale électrique de Bruxelles. L'incendie a été provoqué par l'explosion d'une des turbines.



La Côte des Maures vient d'être dévastée par un ouragan. M. René Renoult, sénateur du Var, ministre de la Justice, visite les lieux sinistrés.

(Phot. Wide World.)



On mélange les billets de loterie du " Sweepstake Cesarewich " à Dublin : les caisses sont escortées par des personnages inspirés des légendes.



Pendant la cérémonie à la mémoire des morts du R. 101, Lord Tyrrell signe le procès-verbal.



(Phot. Wide World.)

Les eaux tranquilles de la Seine à Herblay, ont vu se dérouler un match impressionnant : des canots et des avions ont rivalisé de vitesse.



(Phot. Wide World.)

Le concours national de Championnat des "chiens de défense" s'est disputé au Stade Elisabeth, à Paris : le chien "Faro" saute à 2 m. 50.



Vue générale du Grand-Palais après l'ouverture du Salon de l'Automobile et du Cycle. C'est la 26^e fois qu'a lieu cette importante manifestation au Grand-Palais. Cette année les perfectionnements portent non seulement sur les voitures de luxe, mais aussi sur la voiture moyenne.